

Lectures

Centre canadien de développement culturel
Département des Bibliothèques et Archives de Montréal
et de QUÉBEC.



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de
Montréal.

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures.

Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivants :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

Publication approuvée par l'Ordinaire

CANADA

le numéro \$0.35 Abonnement annuel \$3.50 Etranger \$3.75
FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 *PLateau 8335

FRANCE

Abonnement annuel 900 francs *C.C.P. PARIS 7262.50
Société FIDES, 120, boulevard Raspail. Paris (VIe) *Littré 7385

*Autorisé comme envoi postal de deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.*

SOMMAIRE

	Page
IDEAL ET PRINCIPES	
Culture et fidélité	Jean-Paul Pinsonneault 49
ETUDES CRITIQUES	
Brutus de Paul Toupin	Jean-Paul Pinsonneault 54
La dernière porte de Claude Farrère	Rol.-M. Charland, c.s.c. 58
DOCUMENTS	
L'oeuvre d'Henri Bosco (A suivre)	Jacques Romane 61
FAITS ET COMMENTAIRES	
La Société Fides et la campagne du livre canadien	Jean Champagne 65
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES	
Littérature canadienne	68
Littérature étrangère	75
PANORAMA DU LIVRE	
Choix de nouveautés	84
BIBLIOTHECA	
Place à un rayon d'orientation dans nos bibliothèques scolaires (A suivre)	Fr. Blaise Laurier, c.s.v. 89
Liste des fiches de catalogue publiée en septembre 1952	95
<i>En page de couverture : L'édifice des éditions Fides dont on fête ce mois-ci le 15e anniversaire de fondation.</i>	

Culture et fidélité

Les définitions plus ou moins exhaustives de la culture foisonnent, et la délimitation des devoirs de la conscience chrétienne en face de cette dernière fait depuis longtemps l'objet d'études sérieuses de la part des penseurs les plus notoires. Le présent article n'a pas pour but de rééditer les conclusions de ces doctes essais, mais de tenter, dans le modeste champ de l'évolution intellectuelle au Canada français, une application à la fois loyale et compréhensive de quelques-unes des données primordiales du problème.

La vraie culture étant une conquête ardue et laborieuse de l'épanouissement humain sur le plan intellectuel et volontaire, ou mieux le résultat tangible de cette conquête, peut se définir comme un équilibre auquel accède l'esprit humain et, partant, la civilisation dont il est le principe créateur quand, par une possession éclairée de leur objet formel spécifique, l'intelligence et la volonté agissent dans la lumière transcendante du Vrai et du Bien. Certains idéologues férus de philosophie kantienne ou marxiste ont pu assigner pour terme à l'effort humain l'édification d'un paradis matérialiste sur les ruines d'un univers vidé de l'idée de Dieu et se leurrer de la vision illusoire d'un vague éden posé comme une halte définitive au terme de la voie aride, et glorieuse du progrès; ils ont pu séduire les esprits par le mirage fascinateur d'un monde guéri de ses plaies, vainqueur de ses illusions et sacrifiant aux autels de l'homme divinisé. En définitive, ils n'ont fait que cultiver la chimère aux dépens de l'humain et river les chaînes de servitude d'une humanité promise aux splendeurs de la Grâce. L'univers concentrationnaire contemporain atteste hautement la fourbe et l'échec de ces soi-disant prophètes.

Contrairement à ces théories d'appât, la philosophie chrétienne enseigne qu'il n'y a d'humanisme intégral, c'est-à-dire de culture achevée, que dans la prise de conscience par l'homme des valeurs spirituelles qui doivent déterminer l'orientation de sa recherche et constituer, au terme de l'aventure terrestre, sa récompense ultime. Pareille doctrine, on le devine, n'a pas pour mission de débrider les instincts, mais d'endiguer et de canaliser le flot des passions généreuses; elle ne saurait avoir pour fin immédiate la révolte de l'homme dans une orgueilleuse soif d'émancipation, mais l'initiation difficile et lente de l'être rationnel à la contemplation de ces mystères de plénitude et de beauté que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Puisqu'elle représente un point d'équilibre aussi bien dans l'ordre du réel matériel que dans celui du réel spirituel, la culture, dans

le sens où l'entendent les esprits pour qui l'avènement eschatologique du Christ demeure autre chose qu'un mythe suranné, apparenté à ceux qui ont bercé d'illusions les peuples primitifs, la culture est d'abord et avant tout le résultat d'une option, d'un choix. Mais à ce compte, objectera-t-on, il devient impossible de parler de culture hellénique, assyrienne ou égyptienne, car les siècles de Périclès, d'Assurbanipal et de Ramsès II n'ont pu atteindre, sous le signe de la conscience chrétienne, ce point de stabilité et de civilisation profonde dont ils portent la marque glorieuse. Loin de nous l'intention puéride de prétendre dénier à ces différentes étapes de l'évolution de l'humanité le prestige d'une éclatante culture et les mérites qui en font, au regard de l'histoire, des périodes d'indubitable épanouissement humain. Mais ces sommets de la culture antique, points d'arrivée et de maturation d'un effort uniquement orienté vers l'achèvement si je puis dire matériel de l'être rationnel, apparaissent, après vingt siècles de civilisation chrétienne, n'en déplaie à nos objecteurs, comme des demi-réussites comparables à cette *Victoire de Samothrace* aux ailes rongées et décapitée, que l'on ne contemple pas sans tristesse au musée du Louvre. A ces phases d'équilibre, comme à cette relique mutilée, il manque je ne sais quel esprit, quel couronnement dans l'intégrité et la perfection. Et c'est pourquoi un Michel-Ange ou un Rodin exhale un chant beaucoup plus pur qu'un Praxitèle ou un Phidias. Il en va de même si l'on compare le Parthénon à la cathédrale médiévale, le chef-d'oeuvre anonyme dont nous parlions plus haut et l'*Ange de l'Apocalypse* de Charlier, un bas-relief du tombeau de Sêti Ier à Thèbes et le *Miserere* de Rouault, le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle et la *Jeanne au bûcher* de Claudel. La supériorité du chef-d'oeuvre moderne sur l'antique, dans les cas précités, tient au fait que celui-là apporte la réponse de l'Incarnation temporelle du Verbe de Dieu à l'attente séculaire dont celui-ci porte la trace angoissée et profonde. Est-ce à dire que la culture, depuis l'aube de l'ère chrétienne jusqu'à ce jour, a porté indéfectiblement témoignage d'une réalité éternelle et divine telle que le destin de l'homme ici-bas s'en trouve à jamais transfiguré? On aurait mauvaise grâce à le prétendre. Reconnaissons cependant qu'il en fut ainsi chaque fois que la culture sut demeurer subordonnée à la Révélation, fidèle à l'homme et à l'Être tout-puissant, suprême ordonnateur des énergies mystérieuses de l'âme humaine. De cette fidélité faite de respect, d'adhésion fervente à la doctrine révélée, de prudence et d'obéissance humble à l'Eglise, sacrement terrestre de la Volonté éternelle de Dieu sur l'humanité rachetée, nous avons voulu faire le point principal de ce travail.

D'aucuns, soucieux de promouvoir l'homme contemporain vers son propre achèvement et de favoriser chez lui une prise de conscience de son destin d'être responsable de lui-même et d'artisan de son propre univers, entendent supprimer toutes limites à une action soi-disant libératrice et tentent d'éveiller l'individu à une fausse notion de la liberté. Ces profanateurs de tout acabit sèment aux quatre vents



Tête du David de Michel-Ange



Tête de l'Hermès de Praxitèle

Le rapprochement de ces chefs-d'oeuvre, témoins de deux époques de haute culture, atteste l'incontestable supériorité de l'art chrétien. La noblesse spirituelle et la saine vigueur du marbre michélangesque l'emportent sur la beauté molle et presque efféminée de l'antique.

l'ivraie de leurs doctrines sous le couvert d'un zèle inextinguible. A les juger sur l'apologie qu'ils font de leur personne et sur les louanges qu'ils affectionnent se décerner à eux-mêmes, ces mercenaires de l'esprit sont de nouveaux Spartacus. Ils viennent tirer le peuple ignare de ses chaînes et briser la servitude qu'une morale conformiste fait peser sur les faibles. L'homme n'a pas le droit, clament-ils, de compromettre bêtement son évolution par une obéissance aveugle aux directives d'une clique de moralistes dogmatisant en marge de la société, par une prudence qui ne prend racine que dans une pusillanimité incurable, par un infantilisme mental dont vivent les exploités attirés de la gent ecclésiastique et par une résignation béate aux plus désastreuses échéances. Si l'existence de certains abus déplorables et l'habituelle jobarderie du public en matière de culture peuvent expliquer cette levée de boucliers en faveur d'une émancipation, elles ne la justifient pas, car le moyen le plus efficace de s'affranchir d'une tutelle gênante ne consiste pas à rompre des liens intangibles ou à rejoindre le camp de nouveaux maîtres, encore plus tyranniques que les premiers, mais à favoriser, sous le signe de la paix et de l'ordre, l'avènement d'un nouvel état de choses, plus accordé

aux aspirations légitimes de l'âme humaine. En voulant améliorer la condition présente de l'homme au prix d'une liberté dont ils prétendent cependant lui restituer le privilège intégral, ces libérateurs et leurs satellites sapent en profondeur les bases de toute vraie culture et compromettent sûrement l'issue de la démarche séculaire de l'humanité vers son épanouissement plénier. J. Caryl a défini la liberté comme le pouvoir de choisir mis au service du pouvoir de s'achever. Cette définition nous aurait plu davantage et, en un certain sens, nous aurait paru plus juste si son auteur avait établi le rapport non pas avec le *pouvoir* mais avec le *devoir* de s'achever. Quoiqu'il en soit, la définition de Caryl précise clairement que la liberté n'est point la licence, ainsi que risquent souvent de le laisser croire à leurs trop crédules disciples les théories abracadabrantes de tous les promoteurs d'une émancipation que nous dénonçons plus haut comme la manoeuvre équivoque d'un libéralisme intellectuel de mauvais aloi.

La véritable culture, ainsi qu'il appert au terme de cet exposé général par trop succinct, est donc moins affaire de rupture violente avec des réalités spirituelles qui assignent un ordre à la recherche humaine que de fidélité indéfectible à ces valeurs supérieures. Il est ridicule de prétendre et plus encore de croire que l'humanité rachetée peut aujourd'hui accéder à la plénitude, dans la quête de son achèvement, en dehors des cadres déterminés par Dieu et par les voies encombrées et semées d'embûches d'un électisme dissolvant. La recherche d'un équilibre implique nécessairement une idée de choix, car il ne saurait y avoir de stabilité en l'homme aussi longtemps que, sollicité à gauche et à droite, il erre dans une perpétuelle indétermination et s'anémie dans une desséchante disponibilité. Quant au facteur déterminant de l'option humaine, il réside, ainsi que nous l'affirmons au début de cet article, dans le Vrai et le Bien, objets spécifiques des facultés de l'âme. L'être rationnel court donc le risque de vivre écartelé aussi longtemps qu'il n'oriente pas sa quête sur l'étoile allumée au coeur de ses ténèbres par le Créateur lui-même. Aussi la crise des beaux arts qui sévit actuellement et les méfaits d'une technique qui prétend régenter l'homme et lui tenir lieu de conscience ont-ils pu inciter certains penseurs à croire que l'homme, exactement parlant, n'existe pas, « car il n'y a rien en lui qui permette de le définir, sinon cette liberté sans but et sans raison, activité déracinée, gratuité pure, simple fantôme de la liberté véritable ». Dans la postface de *l'Horizon*, Gabriel Marcel écrit : « L'humain lui-même, pour s'affirmer ou se maintenir en tant qu'humain, pour ne pas déchoir irrémédiablement, suppose un principe qui le transcende et qui ne le laisse pas réduire aux données de la raison naturelle. » Hélas ! avec quelle amertume notre monde contemporain n'expérimente-t-il pas que « la position de l'homme sans Dieu et contre Dieu conduit à la négation et à la destruction de l'homme », selon le mot de Berdiaeff, et que, quand l'âme s'abaisse, l'intelligence devient inféconde ?

Inspirés par le désir de réveiller à leur devoir de fidélité certains esprits fascinés par les élucubrations ronflantes de potaches

émancipés, ces propos sur la culture seraient pur verbalisme s'ils ne recevaient aucune application dans un milieu où l'effervescence des esprits se fait déjà sentir. Nous sommes un peuple adolescent et, comme tel, le devoir nous incombe de nous prémunir contre une ferveur aveugle, une curiosité malsaine et un enthousiasme puéril pour toutes les manifestations d'une culture indubitablement décadente. Avec quelle bonne grâce et quelle gratitude ne devons-nous pas accepter les directives du Chef suprême de la chrétienté et des esprits les plus avertis, si l'on songe qu'elles ont pour but de suppléer à l'inexpérience d'une pensée encore à ses débuts et de lui éviter les fourvoiements et les attermoissements si faciles en pareil cas? A notre époque, seule l'Eglise peut-être conserve encore les clefs du véritable humanisme, de la véritable culture. Il n'est pour s'en convaincre que de considérer l'impasse où s'engage chaque jour plus avant une société rongée par un électisme pourri et vouée à la plus ignoble déchéance sous le signe d'un libéralisme intellectuel fantasque. En conséquence, il importe donc au plus haut point que l'élite canadienne-française digne de ce nom s'applique davantage à orienter l'évolution culturelle de notre groupe ethnique dans le sens de l'immuable et de l'éternel qu'à en compromettre le développement et l'issue par une référence naïve et bornée à un dillettantisme émancipé et par un culte exagéré des idoles en vogue.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Nouveauté

LE GRAND MARQUIS

PIERRE DE RIGAUD DE VAUDREUIL ET LA LOUISIANE

par

GUY FRÉGAULT, Ph.D.

Cette nouvelle étude du vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal porte sur une période d'environ 70 ans. Elle s'ouvre en 1687 quand Philippe de Rigaud de Vaudreuil arrive au Canada. Elle se ferme en 1755.

Placée au coeur des événements dramatiques qui se bousculent en Nouvelle-France, la famille de Vaudreuil offre un point d'observation unique pour suivre les faits qui s'enchaînent au cours de cette période chargée d'histoire.

484 pages, 4 h.-t. : \$3.50 (par la poste : \$3.75)

*Brutus*¹



(La Photographie Larose)
Paul Toupin

Il est rare qu'une oeuvre littéraire canadienne ne déçoive pas le lecteur par quelque'une de ces déficiences dont on a accoutumé de convenir qu'elles sont l'apanage nécessaire d'une littérature encore dans les langes. Par bonheur, la seconde pièce de M. Paul Toupin, *Brutus*, fait exception à cette règle et se révèle de prime abord comme une oeuvre achevée où les éléments de perfection l'emportent sur les défauts. Le verdict du jury qui, en dépit des intrigues d'une cabale montée par de sordides mercantis, décerna à l'auteur le Prix de Littérature de la Province, corrobore ce jugement. Loin de nous cependant l'intention d'inciter le lecteur de cet article à crier prématurément au chef-d'oeuvre et à verser dans un enthousiasme délirant que le jeune dra-

maturge tout le premier taxerait à raison de puéril et de ridicule. Le sens critique, le goût sûr et le culte du travail bien fait s'avèrent trop évidents dans *Brutus* pour que nous éprouvions le besoin de servir à son auteur un éloge obséquieux et faisandé de sa pièce. Il n'ignore ni ses ressources ni ses mérites et, à cause de cela même, nous aura gré de ne pas semer d'embûches son ascension en rééditant à son intention les clichés vides et ronflants que la critique décerna avec une outrageante prodigalité à l'auteur d'une oeuvre dont le succès contribua indubitablement à consacrer chez nous une certaine forme de médiocrité littéraire : *Tit-Coq*. Le meilleur service qu'on puisse encore rendre à ceux que des dons exceptionnels prédestinent à une carrière éblouissante dans le champ des lettres, est de les apprécier à leur juste valeur et de les juger sur leurs mérites réels plutôt que sur les titres que leur découvre

1. TOUPIN (Paul), *Brutus*. Pièce en trois actes et un épilogue. Montréal, s. éd. [1952]. 147p. 22.5cm. Pour adultes.

une admiration outrée à la reconnaissance de leurs compatriotes. Même si M. Toupin peut revendiquer de plein droit l'honneur d'avoir posé la pierre angulaire du temple de la tragédie au Canada français et, par là, d'avoir joué un rôle analogue dans l'évolution de notre littérature à celui de Jodelle écrivant *Cléopâtre*, il est certes trop intelligent pour ne pas s'inscrire en faux contre une ferveur équivoque qui prétendrait le proclamer l'égal de Racine. Voilà pourquoi nous laisserons à d'autres le soin de parer d'une rhétorique inutile et dérisoire leur jugement sur une oeuvre dont la pureté et l'austère beauté commandent la mesure et la sincérité.

A l'instar des contemporains du *Britannicus* de Racine, d'aucuns se sont étonnés que l'auteur de *Brutus* n'eût pas choisi comme titre de sa pièce le nom du héros de l'oeuvre, en l'occurrence César. Il se peut que M. Toupin ait adopté le nom de l'assassin du rival de Pompée de préférence à celui de ce dernier parce que la pièce, dans les dimensions mêmes de son action, ne couvre intégralement que le personnage de Brutus dont le seul geste historique fut l'assassinat du vainqueur de Pharsale. Tout le personnage, avec ce que j'appellerais sa densité humaine, est dans ce régicide. Au regard de la postérité, Brutus n'est que le lâche conspirateur que nous a peint le dramaturge. Et, même si l'action du drame gravite autour du personnage de César, même si sa chute constitue le pivot de l'oeuvre, cette dernière ne nous offre qu'un aspect fragmentaire de la personnalité du héros romain. Où retrouver, dans le *Brutus* de M. Toupin, la fougue du jeune triumvir, l'âpreté du persécuteur implacable de Vercingétorix, l'énergie calme du dictateur, la ferveur de l'amant de Rome? Sous les traits de ce politique vieilli, déçu, dégoûté et cynique, à peine reconnaît-on le héros dont l'histoire a consigné le prodigieux destin. Voilà une hypothèse qui, je l'avoue, ne me paraît pas dénuée de toute vraisemblance, mais il demeure possible qu'elle n'explique aucunement la préférence de l'auteur dans le choix de son titre.

Si l'on considère maintenant l'étude des caractères dans *Brutus*, on a vite fait de discerner chez M. Toupin les lacunes d'une inexpérience dont il n'y a pas lieu de se scandaliser puisque notre compatriote n'en est qu'à sa seconde pièce. Des cinq personnages du drame, trois seulement possèdent une certaine consistance, une certaine individualité psychologique : César, Brutus et Porcia. Mais, au sein de cette trinité élue, une nouvelle discrimination s'impose, car le portrait de la femme du conspirateur est indubitablement plus terne que celui de ce dernier et celui du maître de Rome. M. Toupin a fixé d'un trait moins assuré et d'une encre plus pâle l'âme de l'épouse rongée par le souci de conserver l'amour de son mari et de conjurer le malheur qui plane sur le destin de l'être cher. Toutes marquées par la sincérité que soient les répliques que le dramaturge met dans la bouche de Porcia, elles ne jaillissent pas de la même veine profonde que les paroles amères du dictateur las de sa gloire, méfiant et sceptique, que les propos enflammés de l'illuminé qui s'arroge la mission de venger Rome. Les sentiments de Porcia apparaissent tein-

tés d'une mièvrerie démodée et bien conventionnels si l'on prend la peine de les comparer à ceux de Brutus qui entend conspirer contre le tyran et non contre l'ami, qui s'interdit de souiller de lâcheté un geste qu'il croit guidé par l'honneur et qui n'assigne de limites à son dévouement que celles de ses illusions. Ces traits de faiblesse s'accroissent encore davantage si l'on met en parallèle celui qui, au dire de Plutarque, mourut avec ce mot désabusé sur les lèvres : « O vertu, tu n'es qu'un mot ! » et César. Du fond de la solitude où l'ont relegué les fastes d'un destin glorieux et unique, le conquérant de la Gaule accablé sous le poids de tant de victoires et de triomphes expérimente le dégoût d'une gloire âprement conquise et la fragilité des liens de l'amitié. Mais cela ne suffit pas à faire de lui un vaincu broyé par la vie. Réduit à cette extrémité et parvenu à l'heure de la seule véritable échéance, César conserve encore assez de grandeur d'âme pour que cette parole de Porcia ne soit pas vaine flatterie : « Vous êtes généreux et capable d'être heureux du bonheur des autres », et assez de la vanité du triomphateur romain pour souhaiter que ses funérailles tournent en carnaval et qu'il soit dit de lui, quand il ne sera plus, qu'il est mort au champ d'honneur de l'amour. Et que penser de cette sensualité bien romaine dont M. Toupin n'a pas oublié de rehausser d'une touche discrète et très vraisemblable le portrait de son héros? Elle contribue à restituer au tableau dans son intégrité le caractère propre de l'âme de la Rome antique, fait à la fois d'orgueil, de force, de cynisme et de sensualité.

Mais une question se pose. Le César de M. Paul Toupin n'est-il que romain ou n'emprunte-t-il pas à l'âme d'un monde où l'inquiétude désespérée semble devenue le signe caractéristique d'un désarroi moral généralisé? Il semble bien que le pessimisme qui empoisonne les derniers jours du maître de Rome soit un reflet assez fidèle du marasme dans lequel s'enlise de plus en plus l'homme contemporain et un écho non moins fidèle des philosophies de l'absurde dont la vogue prend chaque jour des proportions plus alarmantes. A la vérité, César paraît bien XXe siècle et quelque peu sartrien lorsque, à Brutus qui a jeté le masque, il s'adresse en ces termes :

"Ta cause est perdue, parce qu'elle était trop belle... Toutes les belles causes sont vouées à l'échec. Pour réussir... tiens, voilà mon testament et publie-le avant que de mourir... pour réussir, il ne faut rien vouloir, ni rien faire."

Comme beaucoup de nos contemporains, César verse dans le pessimisme. Le passage suivant en fait foi. Alarmé par le délabrement des affaires de l'Etat, Brutus fait observer au dictateur qu'il ne vaque plus avec la même promptitude aux soins de la chose publique. Celui-ci lui répond :

"Autrefois, autrefois ! oui. Aujourd'hui, c'est différent. Il y a un temps pour croire et un temps pour cesser de croire à ce qu'on croyait. Ainsi, Brutus, j'ai cru à plus de choses qu'il n'en existe; j'ai

cru, oui, à des choses incroyables : j'ai cru aux combats, aux victoires, aux conquêtes, aux capitulations, à l'ennemi vaincu, au butin remporté, à mes entrées dans Rome délirante, j'ai cru à mon étoile, à ma fortune, à ma chance, à mon destin. J'ai même cru à l'amour. (Il fixe Brutus longuement). J'ai même cru à une chose à quoi rien ne se compare, mais en laquelle plus personne ne croit, dont aucun dieu ne porte le nom, pour laquelle aucun sacrifice n'est célébré, qui n'est pas sur les autels, mais qui est dans le cœur. Oui, Brutus, j'ai cru à l'amitié."

Après un court silence, Brutus objecte :

"Les choses auxquelles vous ne croyez plus, César, elles existent quand même."

Mais, sur le ton de quelqu'un qui en a marre, celui-ci coupe court :

"Tout existe, Brutus, tout, mais quand on croit. Pour les vertueux, la vertu existe. Pour les courageux, le courage existe. Pour les amis, l'amitié existe."

Dans l'épilogue, l'assassin, accompagné d'un conjuré, fuit désespéré. A son compagnon qui tente de le convaincre qu'il n'y a pas de déshonneur à perdre une bataille où l'ennemi est supérieur en tout, Brutus fait cette réponse empreinte du fatalisme le plus noir :

"Il n'y avait pas d'ennemi; il n'y avait qu'un ennemi et c'était mon destin ! Ce n'était pas César, ce n'était pas Antoine; c'était moi... Tout s'est lié pour me battre. Depuis ce jour fatal où César est tombé, je vais de malheurs en malheurs et d'échecs en échecs. Je n'ai plus d'espérance. Mon cœur est mort."

Pour quel motif ferions-nous grief à M. Toupin d'avoir grevé ses personnages d'une inquiétude qui est nôtre et de n'avoir pas craint de créer un César assez éloigné du héros conventionnel dont les manuels d'histoire romaine et le *Julius Cesar* de Shakespeare lui-même nous offrent un portrait stéréotypé. En rapprochant de nous ses héros, le dramaturge canadien les a rendus plus humains, plus vrais et plus émouvants, car il a su éviter l'erreur de Bernard Shaw qui ne fit de César qu'un tuteur galant et un apprivoiseur de pupille. Il est regrettable cependant que leur rencontre ne laisse dans l'âme autre chose qu'un vague dégoût pour un monde où « tant de beautés marchent parmi tant de laideurs ». En définitive, le sort tragique de César apparaît ici préférable au destin de Brutus, la mort à la vie. Et c'est là, je pense, la grande faiblesse d'une oeuvre où éclatent en un style somptueux les dons magnifiques d'une intelligence lucide et les sortilèges d'un art très pur.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

La dernière porte¹



Claude Farrère

Claude Farrère, de son vrai nom Frédéric-Charles-Pierre-Edouard Bargone, fait certes figure de patriarche vénérable dans les Lettres françaises. Nous avons l'impression qu'il écrit depuis un siècle ! En effet, son premier roman date de 1903² ! Écrivain, il fut de plus un conférencier très goûté. Quel amateur de la célèbre revue *Conferencia* ne se souvient d'avoir remarqué maintes fois en page frontispice la vignette de cet ancien officier de la marine à la barbe en pointe ? Ceux qui ont trente ans et plus ont donc lu avidement les ouvrages de Farrère. L'on y percevait dans le temps je ne sais quel exotisme renouvelé et qui nous enivrait ; c'était encore d'immenses fresques navales que l'auteur nous dépeignait vigoureusement, de

quoi enchanter nos imaginations toutes neuves. Nous revivons quelque chose de ces joies d'autrefois en parcourant le dernier roman qu'il vient de publier à l'âge de soixante-quinze ans. Le héros de *La Dernière porte*, comme il fallait s'y attendre, est un officier de la marine qui après une vie remplie de beaucoup d'activités joue sa toute dernière aventure, sa conversion à la foi de son enfance. Ici, nous ne pouvons que penser à une étape décisive dans la vie personnelle du romancier au moment de clore sa carrière. C'est une sorte de roman historique qu'il nous livre : il rappelle les principaux événements

1. FARRÈRE (Claude), *La dernière porte*. Roman. Paris, Flammarion (1951). 390p. 18cm. Dangereux.

2. Voici la cote morale des principaux romans de Farrère :

Pour lecteurs très expérimentés : *L'Homme qui assassina*, *La Bataille*, *Mademoiselle Dax*, *Jeune Fille*, *Le Chef*.

Pour lecteurs formés : *Les Hommes Nouveaux*, *Une Jeune Fille voyagea*.

A déconseiller à tous : *Fumée d'Opium*, *Les Civilisés*, *Les Petites Alliées*, *L'Homme Seul* (d'après *Je choisis... mes auteurs*. Editions Odillis. Paris, 1950. 316p.)

politiques de l'Europe depuis le début du siècle (1903-1937) tout en donnant à son héros le rôle qu'il aurait aimé jouer lui-même ou qu'il joua en partie. De toute façon il a cru bon de mettre en garde son lecteur : « Ce roman n'a strictement rien d'une autobiographie... » (p. 143 infra).

Hubert La Fresne débute dans la carrière marine durant onze ans et connaît par la suite la gloire et tous les succès. Tour à tour on le voit briller comme avocat, député, ministre de la Marine, faisant preuve d'une intelligence profonde des événements et d'un sens aigu de la prévision. Mais La Fresne est un politique violemment indépendant : dire toujours la vérité, envers et contre tous, et n'avoir qu'un souci : le bonheur du peuple et la grandeur du pays. Deux choses qui, trop souvent, vont mal ensemble. Aussi, après maintes tentatives de doter la France d'une marine forte, capable d'affronter les ambitions du Kaiser, fatigué de toutes ces stratégies de couloir. La Fresne donne sa démission. Il repasse en rétrospective ses cinquante ans, et la mélancolie s'empare de lui :

"Je n'ai pas la Foi, voilà tout, révèle-t-il. Et je voudrais passionnément l'avoir. Car je vois bien quel immense réconfort elle offre aux Croyants. Mais je ne l'ai pas. [...] Je doute. Je doute de tout, et de ma propre existence, qui n'est peut-être qu'une illusion. Je doute, et je n'ai d'ailleurs jamais trouvé que ce doute desséchant fût le mol oreiller dont un grand docteur a parlé.

— Allah est le plus savant, de lui répliquer Abdul-Medjid. Un autre docteur n'a-t-il pas écrit : "Tu ne me chercherais pas, si déjà tu ne m'avais trouvé"?... (p. 22).

La Fresne ne s'est jamais marié : « La mer, comme l'apostolat, exige des hommes qui s'y donnent entiers ». Et pourtant plusieurs femmes ont croisé sa route. Outre un premier amour, resté celui-là tout à fait sur le plan idéal, deux femmes ont influencé sa vie : Mme Jonquemet, une pseudo-veuve dont le mari est le moins gênant et le moins existant des maris; elle s'en tient éloignée par un attachement éperdu pour La Fresne; et la Comtesse de Romani, une divorcée qui se permet toutes les aventures les plus hasardeuses et les plus originales, se livrant même à des psychoses en s'intoxiquant à l'aide d'une seringue. L'auteur ici tombe à pic dans le genre suranné et naguères si exploité des expériences de spiritisme. Notamment les deux chapitres intitulés *Vendus à Satan* et *Rayons Sigma* sont traités à la Jules Verne avec un sérieux qui n'est plus de saison.

Maintenant qu'il se sent vraiment seul (il n'a pas d'enfant né de sa chair), et pour tromper l'ennui qui le dévore, Hubert La Fresne part en voyage au Japon. Il y retrouve par hasard la femme de son premier amour; mais elle meurt en lui demandant pardon.

"Elle m'a demandé pardon, s'interroge-t-il avec mélancolie. Folie ! C'est moi qui aurais dû. Je lui ai ruiné sa vie, en lui faisant entrevoir des possibilités impossibles. Elle a cru que j'étais quelqu'un.

Elle s'est trompée. Ah! dieux des dieux! je lui aurais fait une belle vie, en l'entraînant avec moi d'échec en échec! Dieu merci, elle s'est reprise à temps.

Et depuis? j'ai trouvé une fidèle et tendre compagne (Mme Jonquement). Je n'ai su que la désespérer, et la laisser prisonnière d'un fantôme. Puis est venue dans ma vie, portée par un sleeping de luxe, cette fantaisiste et sensuelle camarade de couchette et de divan (la Comtesse de Romani), qui est repartie Dieu sait où. A quoi m'attacher, dans ce cocktail de féminités que j'ai avalé sans jamais en rien goûter? Et ce serait ça, la vie?" (p. 207).

Un compagnon de voyage l'intéresse, l'évêque missionnaire de Yokohama qui l'emmène en Terre Sainte. C'est là que la grâce de la conversion le touche impérieusement, qu'il demande conseil et revient sans trop de difficulté à la foi. Bientôt malade du coeur, il succombera muni des sacrements de l'Eglise.

L'histoire de ce monsieur ne laisse pas d'être dramatique, comme l'est d'ailleurs toute conversion véritable même si elle s'opère sur le tard. Toutefois, dans le cas présent, l'étude de cette évolution spirituelle se maintient plutôt sur le plan de la sentimentalité que sur celui de l'intellectualité. Cela est dû en partie à la facilité traîtresse du romancier: comme toujours, Farrère est si sûr de ses coups de pinceau que la peinture des traits extérieurs suffit à évoquer la plus complexe psychologie et lui épargne du coup tout autre effort d'explication dans un langage métaphysique.

Sacrifiant à la mode du jour, Farrère fait débiter son roman dans une sorte de désordre chronologique, et lorsque son lecteur commence à voir clair, il lui laisse entrevoir avec trop de facilité le reste de la trame, la conversion de son héros. Double faiblesse dont il se rachète très heureusement grâce à la curiosité qu'il réussit à aguicher chez son lecteur par son talent même d'écrivain. Nous ne lui chercherons pas noise d'être antipétainiste: il cite bien comme artisans de la victoire les Joffre, les Lyautey, les Foch et d'autres encore, mais passe volontairement sous silence le nom de Pétain (p. 144-145). Relent de haine encore que ce mot que l'on trouve à la page 14: « Le bien qu'on fait à un peuple par l'appui des baïonnettes naguères ennemies est un bien qui n'aboutit jamais au mieux ».

Dernier détail à souligner. Dans ce roman, il est question d'amour illégitime; cependant l'auteur sait y mettre tant de discrétion et tant de romanesque aussi que cet amour paraît quelque peu sublimé ou du moins fortement idéalisé. C'est magnifiquement refuser à l'art littéraire des libertés dont il est si facilement jaloux, et cela au nom des intérêts essentiels de l'être humain blessé par la chute originelle. Mais ce serait une erreur de penser qu'il ne reste pour autant aucun danger grave pour tout lecteur non mûri qui parcourerait ce roman.

ROL.-M. CHARLAND, C.S.C.

L'oeuvre d'Henri Bosco¹

Hélas! Suis-je de l'ombre ou bien
de la clarté? (Henri Bosco).

Le critique ne saurait se défier assez des constructions de son esprit. Il risque à chaque instant de déformer ou de fausser l'oeuvre d'un écrivain. Il est vrai que sa fonction est notamment d'éclairer sur son propre cas ce romancier ou ce poète qui ont mis dans leurs livres bien des choses qu'ils soupçonnent à peine. Le « J'attends qu'on m'explique mon oeuvre » d'André Gide n'est pas qu'une boutade ! Mais de là à expulser plus ou moins discrètement de son oeuvre l'écrivain pour s'y installer en maître il y a de la marge. Je me souviens que parut pendant la guerre un petit livre consacré à Gustave Flaubert sous forme de citations commentées et préfacées par un prélat : l'auteur de *Madame Bovary* y était transformé en un petit saint. Il a dû rugir *Hénaurme* et se retourner dans sa tombe.

Cela étant dit à propos des hésitations que peut causer une lecture suivie de l'oeuvre d'Henri Bosco. Rien de plus gratuit à première vue que ces livres faits des jeux de l'ombre et de la lumière, de la lutte entre les puissances du rêve et les exigences de la raison humaine. Mais ces jeux qui arguaient si souvent du conscient, de l'inconscient et du subconscient ne seraient-ils pas pour l'écrivain lui-même une sorte d'examen de conscience? Point de vue difficile à admettre quand on lit tant de pages où Bosco, prodiguant la richesse et la variété du style, ne paraît soucieux que de beauté esthétique. Jusqu'au jour où l'on rencontre cette note liminaire des poèmes *le Roseau et la source* : « il ne faut pas demander à ces vers autant que l'on peut exiger des fictions romanesques de l'auteur. La plupart n'en sont, en effet, que les notes marginales. L'expression du vrai sens que l'oeuvre jusqu'à ce jour propose, c'est dans ces fictions romanesques qu'il sera prudent de la rechercher. ». Ainsi donc *le Sanglier*, *l'Ane Culotte*, *Hyacinthe*, *le Mas Théotime*, *un Romeau de la Nuit*, d'autres encore ont un sens, celui qu'on leur soupçonnait : une recherche spirituelle incessante, un désir d'enrichissement moral, une aspiration vers l'Absolu, dissimulés sous les sortilèges d'une plume qui joue avec les images comme un enfant fait au soleil avec ses bulles de savon. Cela vaut d'être considéré de près.

Henri Bosco n'échappe pas à la loi commune et il cherche, dans les méandres de son oeuvre, à toucher un Dieu. Est-il d'éducation catholique? Croyait-il ou non quand il se mit à écrire? Je ne sais. Mais qu'il ait tenté pour son compte et avec des moyens assez semblables à ceux du Surréalisme une révolution qui devait le faire naître à la Lumière paraît évident.

1. Cet article est paru dans *la Revue Nouvelle* du 15 février 1952.

Il faut se rapporter au Surréalisme pour approcher Bosco, même si celui-ci s'en défend. Aujourd'hui que l'école de Guillaume Apollinaire et d'André Breton, toute vivante qu'elle reste, a déjà trouvé ses historiens, on peut dire comme l'affirmaient ses théoriciens, mais on avait peine à les croire, qu'elle cherche à atteindre une certitude métaphysique. L'Art, spécialement celui de la Poésie, devient une expérience qui, par delà l'entendement et les voies de recherche jusqu'ici acceptées, veut accéder à l'Absolu. Mais le moyen? C'est de libérer l'homme des contraintes et des habitudes d'une civilisation utilitaire, de l'emprise de la pensée qui étouffe la spontanéité : retrouver les forces instinctives en déroutant l'homme et en tournant le dos à l'intelligence. Seule, en effet, l'intuition permet d'atteindre aux sources mêmes de l'être, à ce subconscient où gisent nos forces refoulées par la raison. Suggérer le mystère de l'inconscient, bouleverser le réel, telles sont les deux directions avouées du Surréalisme, les conditions préalables à cette « Pentecôte poétique » attendue par Louis Aragon. La difficulté est d'obtenir de l'homme, jusqu'ici animal raisonnable, qu'il renonce au rationnel et au réel pour se laisser aller à la toute puissance du rêve, qu'il abolisse en lui l'esprit critique pour céder au merveilleux, qu'il s'aventure dans les châteaux hantés et les grottes obscures, qu'il s'adonne au « stupéfiant » image dont le « vice » appelé Surréalisme fait systématiquement un emploi déréglé. C'est à ce prix que l'homme réalisera pleinement sa vie intérieure, reflet du Cosmos dans lequel il doit se fondre pour connaître sa destinée et atteindre à l'Unité. Intégrer l'irrationnel au réel, autrement dit faire la synthèse du sous-réel et du réel, faire du rêve la réalité, telle semble être la doctrine du Surréaliste.

On devait la rappeler brièvement parce que Bosco a recouru à ces procédés et que ce serait un jeu de montrer à chaque page de son oeuvre l'abondance du vocabulaire surréaliste : *fantôme, mystère, rêve, sortilège, fièvre, enchantement, merveilleux, irréalité, incorporel, hantise, incantation, magie et magnétisme, astrologie et cosmos, refoulement et phantasme, exase et délire* sont les mots clés d'Henri Bosco. Nous n'en concluons pas qu'il est surréaliste et confrère d'Aragon. Il se distingue des surréalistes dans la mesure où ceux-ci refusent, après l'expérience du gouffre, de remonter à la lumière de la conscience et de la raison. Car les Surréalistes auront beau dire avec Artaud qu'ils ne s'abandonnent à la fièvre des rêves que pour en tirer de nouvelles lois, leurs oeuvres témoignent généralement d'une confusion systématique entre l'Ombre et la Lumière au profit de celle-là. Aragon l'a reconnu, « capter les forces profondes de l'être pour les soumettre, s'il y a lieu, au contrôle de notre raison. » Pour Bosco ce « s'il y a lieu » est de trop. Cette « gymnastique mentale » dont parlent aussi les surréalistes devient, pour la plupart d'entre eux, un but. Elle leur suffit. Pour Bosco elle n'est qu'un moyen d'investigation. Bosco sait bien que, s'il peut être utile d'inspecter l'inconscient, il est nécessaire d'en revenir, que c'est sur notre conscience que nous se-

rons jugés, que c'est par elle que nous gardons notre qualité d'homme. Aussi toute son oeuvre est-elle, en dépit des chutes dans le gouffre et des complaisances envers les sortilèges, une lutte pour toujours « raison garder ». Dans quelle mesure doit-il cette sagesse à la foi chrétienne et à cette bonne « terre romane », la Provence qu'il n'a cessé de célébrer? Terre gréco-latine, fille d'Homère et de Virgile, la Provence, terre de raison et d'harmonie, n'est pas insensible aux mirages ni à l'attrait des forces obscures. On le voit bien dans Mistral que Bosco ne renierait pas : alchimie et astrologie, fées et lutins, bohémiens insaisissables, saints réels ou légendaires, la Provence les admet tous en s'en défendant toujours.

Dans une de ses premières oeuvres, *le Sanglier*, Henri Bosco en convient déjà : « Depuis plusieurs années j'avais rêvé éperdument devant cette forte montagne où le moindre rocher... implique le surnaturel. Et je l'aimais. Mais il y avait ce fait, dangereux pour la liberté de mon âme, que des événements, dont aucun ne l'emportait en tragique sur le plus sobre de mes rêves, avaient cependant décelé, dès le premier contact, que j'étais inégal à leur sauvagerie. Il fallait donc partir. » Puis parut *l'Ane Culotte* dont l'atmosphère irréelle rappelle souvent *le Grand Meaulnes*. Ici, un mysticisme assez trouble commande toute activité humaine.

On sait que Cyprien use et abuse d'une puissance mystérieuse pour fonder la Fleuriade sur une terre stérile. Les incantations de son roseau magique dompte les bêtes sauvages. « Du moment qu'on raisonne, on est perdu. Dès qu'on examine une loi on en viole les mystères. Il faut obéir sans discuter aux ordres des puissances supérieures, si l'on ne veut pas se trouver un beau jour, seul, égaré dans ce pays terrible de la liberté, où l'on ne peut plus compter que sur soi-même, c'est-à-dire un peu sur le démon. Car alors on passe le pont, on le franchit fatalement, dès que la crainte religieuse qu'on attache aux défenses obscures s'est dissipée. » Seul, un vieux prêtre, qui ne saurait s'accorder aux passions de la terre, refuse d'obéir à des « raisons sacrées » et rappelle à Cyprien la nécessité de la prière. Prier? Mais qui? prier la terre? Pourtant le romancier nous montre ce vieil homme puni pour avoir abusé du pouvoir obscur qu'il porte en lui. Ayant capté les courants de la Terre il en avait fait la Fleuriade. Le voilà envahi lui-même comme l'apprenti sorcier. Il est privé du surnaturel et son âme « craque ». Les malheurs s'abattent sur son entreprise et sur ceux qu'il y a mêlés. Le prêtre, lui, esprit lucide, agissait sagement : la veille de sa mort il bêchait encore son potager...

Mais c'est dans *Hyacinthe* que cette lutte entre les forces obscures et les parties hautes de l'âme atteignent dans l'oeuvre de Bosco leur point culminant. Ici l'âme est près de se dissoudre sous l'influence d'un magnétisme, « cette dangereuse puissance qui m'habite ». Souvent, pense le narrateur, l'âme n'est plus elle-même, elle devient ce qu'elle contemple. Une page vaut d'être reproduite :

"Mieux valait s'endormir, peut-être, comme toujours, consentir au sommeil déjà présent, prendre congé. J'étais là, désintéressé. L'attention inaccoutumée que j'avais attachée aux événements ce soir-là se dissolvait, et déjà je voyais s'enfoncer et décroître mes constellations mentales. Ma méditation se fondait en images. Sur le seuil de cette maison intérieure, où j'allais m'égarer sans doute, avant de quitter le monde de la veille, je retins le silence. Rien encore dans la campagne n'avait bougé.

Je mis le pied dans le vide.

Je tombai des bords de moi-même. Je perdis le sens de la terre, mais non pas celui de ce vaste silence. Personne ne me parlait; j'étais loin, dans un état pur au centre même du sommeil, sans un rêve pour m'éveiller, sans un message; et cependant de tous côtés le silence de la terre arrivait en moi et me traversait.

Je n'entendais plus rien au monde, mais je sentais cet écoulement inconcevable. Car ce silence n'était pas le néant des sons perceptibles, mais une matière à silence fluide comme j'imagine l'éther des espaces célestes et qui en touchant mon sommeil imperceptiblement crissait. De ma conscience abolie s'étaient détachées les distances. Toutes les consignes secrètes qu'à part soi l'on donne au sommeil avant de lui passer la main, s'étaient effacées de sa mémoire. Il semblait impuissant à dénouer ses charmes et je glissais en lui comme dans ces lieux transitoires, ces pays de passage où rien n'arrête le regard."

Parfois le personnage que Bosco nous présente ici se défend contre ce stupéfiant comme d'un péché contre l'esprit. « Je porte en moi des monstres », dit-il. Mais n'est-ce pas un autre qui habite en lui? Il voudrait y voir clair en cherchant lucidement. Mais il vit dans une confusion peu naturelle, victime d'une autre conscience secrète qui l'aide pourtant à éclairer « les deux visages de la vie ». Le remords l'emporte, tous ces charmes sont vains, ils n'agissent que sur le corps. « Alors je sentis ma misère ». Il faudrait prier « mais j'ai oublié mes prières ». Pourtant il a retenu ce conseil lu à l'Hôpital et dans l'église du Saint-Esprit : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur.*

(A suivre)

JACQUES ROMANE

Nouveauté

LE MYSTERE DE LA POESIE

André Vovard

Ce livre, qui vaut d'être médité, ne peut tout dire sur un problème inépuisable; mais il dit beaucoup, il apporte de fécondes vérités, il se garde du faux et de l'excessif, et il mérite d'être connu. (A. de Parvillez)

183 pages : \$1.25 (par la poste : \$1.35)

FIDES

● 25 est, rue Saint-Jacques

● Montréal

*La société Fides et la campagne
du livre canadien*

Il y eut un an en septembre dernier que le Directeur général de Fides adressait aux auteurs, aux amis et aux membres bienfaiteurs de la Société une lettre par laquelle il les invitait à contribuer directement à la diffusion du livre canadien en France. Cette démarche avait pour but d'intéresser le public au rayonnement de la pensée canadienne en terre française et de resserrer les liens de sympathie déjà existants entre notre pays et la mère-patrie où, depuis l'intervention glorieuse de nos troupes dans la Libération, régnait un véritable engouement pour notre jeune littérature, encore peu connue de nos cousins d'outre-Atlantique.

Déjà un commerce d'importation s'était amorcé, mais il avait été bientôt étouffé par d'innombrables difficultés administratives, économiques et politiques. Il avait donc fallu songer à remédier à ces fâcheux contretemps. Ce fut alors que la Société Fides depuis longtemps désireuse d'introduire le livre canadien sur le marché européen jugea l'occasion propice et l'heure venue de fonder une succursale en France. En 1949, la fondation de Fides-Paris couronnait un projet longtemps mûri.

Dès ses débuts, le nouveau centre du livre canadien apparut à tous comme un foyer incomparable de rayonnement et devint bientôt une véritable ambassade canadienne dans la Ville Lumière et dans toute la France. Alléché par la lecture de quelques ouvrages rares et souvent périmés, le lecteur français découvrit avec un enthousiasme émerveillé qu'il existait au Canada, en dépit d'un fait historique vieux de deux siècles : la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, une littérature autochtone d'inspiration mais française d'expression. Les oeuvres de Mgr Félix-Antoine Savard, de Gabrielle Roy, de Léo-Paul Desrosiers, de Jean Bruchési, de Germaine Guévremont et d'Emile Nelligan connurent une popularité soudaine et reçurent audience auprès d'une élite avide de connaître le Canada. Malheureusement, la vente du livre canadien, trop dispendieux pour la majorité des Français, ne put assurer des revenus suffisants pour défrayer toutes les dépenses d'administration de la Maison du livre canadien fondée en 1950. Ce fut alors que le Révérend Père Paul-Aimé Martin, animé par le désir de sauver un foyer de culture et de rayonnement dont bénéficiait le peuple canadiens-français, résolut de faire appel à la générosité des esprits susceptibles de comprendre l'importance de maintenir à Paris ce centre de diffusion de la pensée canadienne. Dans la lettre qu'il écrivit à cette fin, le Directeur général

de Fides précisait que tous les dons reçus seraient employés à distribuer gratuitement des livres canadiens à des bibliothèques et à des institutions françaises.

Le public restreint auquel fut adressée cette lettre répondit avec l'enthousiasme et la générosité souhaités. Quant à la somme recueillie, elle suffit à prouver le bien-fondé de l'initiative et à donner un nouveau sens à la Maison du livre canadien devenue, selon le mot de M. Raymond Laurent, secrétaire d'Etat de la Marine, « un centre vivant franco-canadien, un foyer intellectuel et spirituel qui aide Canadiens et Français à mieux se connaître ». Parmi les Institu-



Remise des premiers produits de la campagne du Livre canadien à M. Raymond Laurent, Président de France-Canada, en novembre 1951, à la Maison Fides à Paris.

tions auxquelles « la campagne du livre canadien » a permis d'offrir des volumes mentionnons l'Association générale France-Canada, l'Institut catholique d'Angers, l'Institut catholique de Paris, le Scolasticat Notre-Dame-de-Sainte-Croix au Mans, le Collège d'Orveau, les Grands Séminaires d'Aix, d'Ajaccio, d'Amiens, d'Angers, d'Angoulême, d'Annecy, d'Arras, d'Avignon, de Bayeux, de Beauvais, de Besançon, de Bordeaux, de Bourges, de Cambrai, de Cascassonne, de Chartres, de Dijon, de Grenoble, de La Rochelle, de Lille, de Limoges, de Lyon, de Marseille, de Meaux, de Metz, de Montpellier, de Nancy, de Nantes, de Toulouse, d'Alger, d'Oran, de Carthage, de Rabat, etc. Cette liste incomplète mais déjà longue témoigne de l'ampleur de l'effort fourni par la Société Fides en France pour assurer le

rayonnement spirituel de notre pays à l'étranger et servir le prestige de notre entité ethnique. Quant au désintéressement qui a présidé à la création de cette louable initiative, il serait oiseux d'en parler longuement, car un fait indéniable l'atteste : l'absence d'imitateurs. En effet, si le mercantilisme n'est pas encore venu polluer cet effort, c'est que ses agents ont vite compris qu'une oeuvre de la qualité et du genre de celle de la Maison du livre canadien n'offrait aucune prise à l'esprit de lucre et constituait un terrain peu propice au commerce et à la surenchère. Que la Société Fides ait assumé les risques d'une entreprise aussi hasardeuse, il n'y a pas à s'en étonner outre mesure, car il appartenait vraiment à une oeuvre dont la fin principale est l'instauration du règne du Christ dans la société moderne par l'instauration de l'humanisme intégral, de donner aux commerçants de tout acabit cet exemple de générosité et de désintéressement. Il est à souhaiter que le public canadien se montre de plus en plus sensible à cet exemple, en soutenant de ses deniers un entreprise encore à ses débuts et dont la ruine signifierait l'échec d'un effort sans précédent pour porter au monde européen le flambeau d'une pensée jeune mais lourde de promesses.

C.R.



LISTE DES PERSONNES

qui ont souscrit pour la distribution gratuite
de livres canadiens en France par les soins de
la Maison du livre canadien

Mme Eugénie Ward, New-York	\$400.
<i>L'Action catholique</i> , Place Jean Talon, Québec	250.
M. Charles-A. Martin, 465, rue Saint-Jean, Montréal	150.
Imprimerie Saint-Joseph, 3745, Chemin Reine-Marie, Montréal	60.
M. Henri Grisé, Saint-Césaire	50.
La Photographie Artistique, 12, rue Arago, Québec	50.
Comité de la Survivance Française, Université Laval, Québec	25.
Congrégation de Notre-Dame, 3040 ouest, rue Sherbrooke, Montréal	10.
Mme Victor Legault, 10548, rue Laverdure, Ahuntsic, Montréal	10.
Mgr Georges Cabana, Archevêché de Sherbrooke, Sherbrooke	5.
M. l'abbé Paul-Emile Gosselin, Université Laval, Québec	5.
Mme Georges Goulet, 5046, rue Garnier, Montréal	5.
Frères de Saint-Gabriel, 1655 est, boulevard Gouin, Montréal	5.
Rév. Mère Supérieure Générale, Asile du Bon-Pasteur, Québec	2.
Rév. Mère Rivard, Supérieure Générale, Hôtel-Dieu, Montréal	2.
Révérend Père Pascal, Provincial O.F.M. Cap., La Réparation, Pointe-aux-Trembles, Montréal	2.
M. le Chanoine Gérard Cambron, Grand Séminaire des Saints-Apôtres, Sherbrooke	1.
Dons anonymes	12.

Ouvrages

LITTÉRATURE CANADIENNE

RELIGION

Eglise catholique

Le rôle des laïcs dans l'Eglise. Carrefour 1951 organisé par le Centre catholique des intellectuels canadiens, Université de Montréal. Montréal, Paris, Fides, 1952. 159p. 19cm. \$1.50 (par la poste \$1.60).

Le centre catholique des intellectuels canadiens est un organisme relativement jeune, mais il a déjà à son actif des réalisations qui prouvent que ses membres désirent aller de l'avant et servir les intérêts supérieurs de notre peuple.

Le thème des travaux présentés au cours de l'année 1951, *le Rôle des laïcs dans l'Eglise*, ne pouvait manquer d'apporter une aide précieuse non seulement à ceux qui se plaisent dans les théories, mais aussi à ceux qui sont déjà aux prises avec les difficultés dans le champ de l'action.

Parmi les travaux présentés à l'occasion du Carrefour 1951 tenu à l'Université de Montréal, il convient d'accorder une mention spéciale toute particulière à celui de M. Gérard Pelletier qui, dans *le Laïque marié, image de l'union du Christ et de son Eglise*, a su montrer que le sacrement de mariage n'est pas un pis-aller, mais bien la porte d'entrée d'une vocation où mari et femme aspirent à jouer un rôle dans

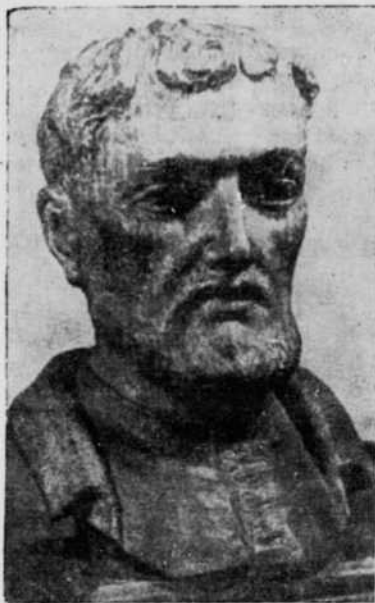
la Cité non seulement par l'exercice de la profession du mari mais aussi par la paternité et la maternité qui doivent « orienter, inspirer et féconder notre vie tout entière ». Le travail présenté par M. Jacques Lavigne mérite aussi d'être souligné, car le thème *Laïcisme et laïcité* n'est pas de mince importance quand on connaît toutes les interprétations fausses dont il peut être l'objet. Il faut donc féliciter ce philosophe laïc d'avoir su, grâce à un raisonnement très serré, exposer le problème tel qu'il se présente chez nous en raison de certaines difficultés inhérentes à notre milieu, d'en avoir mesuré la portée sur le plan de l'enseignement.

ROLAND GERMAIN

THERIAULT (Yvon).

L'apostolat missionnaire en Mauricie. Trois-Rivières, Ed. du Bien Public, 1951. 142p. ill. 22.5 cm. (Coll. *l'Histoire régionale*, no 7).

Désireux de révéler à ses compatriotes de la Mauricie et au reste de la Province les beautés morales et surnaturelles d'un aspect trop négligé de l'histoire religieuse trifluvienne, M. Yvon Thériault, journaliste avantageusement connu de la région des Trois-Rivières, s'est appliqué à reconstituer dans une large fresque l'histoire de l'apostolat missionnaire en Mauricie.



Jacques Buteux, s.j.
Sculpture de H. Angers

Dans cette période qui s'étend de l'arrivée des premiers Récollets à la création de la paroisse Saint-Gabriel-Lalemant de Sanmaur par Mgr Maurice Roy en 1946 en passant par la destruction de la mission indienne de Saint-François-du-Lac par les soldats du major américain Robert Rogers à l'automne de 1759, se déploie l'activité apostolique prodigieuse « d'une vaillante armée d'apôtres où figurent en belle place des personnalités attachantes comme le récollet Pacifique Duplessis, les jésuites Jacques Buteux et Bressani, les prêtres missionnaires Sévère Dumoulin et Jacques Harper, les Oblats Guéguen et Joseph Guinard ».

M. Thériault, on a vite fait de s'en rendre compte à la lecture

de son livre, utilise une documentation de toute première main et coordonne avec un sens critique très éveillé les pièces retenues. Même si le style de l'ouvrage n'a pas toujours le poli et la limpidité souhaitables, il ne demeure pas moins vrai que ces pages se lisent avec beaucoup d'agrément à cause de l'intérêt soutenu qu'elles dégagent. On sait peu de choses de l'épopée héroïque que furent les débuts de l'Eglise trifluvienne. Et cependant chaque geste y est beau de cette beauté merveilleuse de l'Amour divin, chaque dévouement, pur de cette pureté qu'alimente le zèle d'une charité sur-naturelle!

L'exemple de ces pionniers qui firent notre pays grand est un enseignement précieux. Il contribue à remettre chacun de nous en face de l'impérieux devoir de fidélité à ses origines qui lui incombe et à rappeler aux coeurs amorphes qu'il leur est interdit de laisser s'effriter, sous l'action d'une médiocrité désastreuse, des valeurs qui ont coûté à leurs défenseurs une foi et un courage sublimes. Puisse ce livre recevoir l'accueil chaleureux qu'il mérite.

PIERRE RIGAUD

BEAUX-ARTS

Musique

GIRARD (René).

Oeuvres et disques de Beethoven. Discographie critique, Préface de Paul Loyonnet. Montréal, Paris, Fides, 1952. 222p. 21cm. \$2.50 (par la poste \$2.60).

Il y a quelques mois, le critique musical Marcel Valois com-



Ludwig von Beethoven
Peinture de F. Schimon

mentait très élogieusement cet ouvrage qui oriente tous ceux qu'intéresse la musique vers l'immense production des enregistrements de l'oeuvre beethovénien. Pour qui veut se constituer une discothèque ordonnée, René Girard devient un guide spécialisé précieux qui nous fait mieux connaître le message musical du maître de Bonn.

La belle préface de Paul Loyonnet invite les lecteurs à une meilleure connaissance de Beethoven qui « tend à devenir de nos jours le grand méconnu ». Après un prologue « liminaire », René Girard nous offre une très utile bibliographie vulgarisée où la justesse des commentaires sauvera des minutes précieuses à qui ne veut pas en perdre par la lecture d'ouvrages trop imparfaits.

Puis, dans un chapitre intitulé *Humanité*, l'auteur nous rappelle que Beethoven fût humain et qu'il nous est conséquemment beaucoup plus accessible qu'à voulu nous le faire croire une réputation surfaite.

Vient ensuite la présentation des neufs symphonies, le « Portique monumental », des concerti où ressort l'autonomie laissée par le musicien aux partenaires qu'il met en présence, des oeuvres chorales et théâtrales qui « tiennent toutes de très près au génie », des lieds dont ne sont cités que quelques éléments « qui vont cependant du début *Adèle-laïde*, *Chant de mai* jusqu'au cycle à la bien-aimée absente, qui est un sommet de toute l'oeuvre, en passant par deux chefs-d'oeuvre de la période médiane : *l'Eloge des larmes* et *Nouvel amour, nouvelle vie* ». Suivent enfin les quatuors, les trios, les compositions pour bois, des variations, des sonates pour piano, pour violon et piano, pour violoncelle et piano, des oeuvres mineures diverses dont onze danses viennoises et une fantaisie pour piano, orchestre et chœur.

René Girard enrichit son ouvrage d'une énumération des oeuvres de Beethoven classifiées par opus (premier catalogue) et des principales oeuvres classées par ordre chronologique (deuxième catalogue). Le tout se termine par une *Discographie Sélective*, où, « sans préjuger de la beauté ou même de la facilité relatives » des oeuvres, l'auteur risque une liste, longtemps travaillée, « et qui peut aider le choix d'un amateur ouvert ».

SIMONE GERMAIN

LITTERATURE

Ecrits divers

FLEURY (Serge de).

Défilé de héros et de marionnettes. Dessins et contours. Montmagny, Ed. Marquis [1951]. 327p. 19.5cm.

L'ouvrage de Serge de Fleury se compose en majeure partie d'apophtegmes, de sentences et de maximes comme il était de mode d'en écrire au XVIIIe ou au XIXe siècle, mais l'auteur ne possède pas la plume incisive et caricaturale de La Bruyère. Ce sont tout au plus d'heureux coups de crayon, des sentences parfois un peu trop absolues, jamais franchement méchantes et toujours propres à faire réfléchir.



Serge de Fleury

A mon sens, la dernière partie du volume est la mieux réussie. Elle est formée d'une série de portraits et de jugements sur le bonheur, les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux (probablement les meilleures pages du livre), sur les arts et ceux qui les cultivent, et se termine par une dissertation sur les souvenirs. La langue de l'auteur est correcte. Evidemment il n'analyse pas le comportement et les réactions de nos compatriotes. Ses personnages sont français bien qu'il n'en fasse pas mention, mais les maximes contenues dans ces pages sont de caractère universel. Les réflexions de Serge de Fleury sur l'amour et sur la jeunesse sont de tous les temps, de tous les pays.

En somme, cet ouvrage dénote une belle culture et un sens profond de l'observation chez son auteur et mérite d'être lu par tous.

RODOLPHE LAPLANTE

Poésie

PICHE (Alphonse).

Voie d'eau. [Montréal] Ed. Fernand Pilon [1950]. 55p. 19.5 cm.

La vie moderne entraîne les esprits dans un tourbillon de bruit et d'agitation qui, malheureusement, les détourne souvent de la poésie et de la contemplation. On dirait que l'homme contemporain craint de faire silence et de réfléchir, ce qui le prive de joies esthétiques intellectuelles ou spirituelles comme sait en ménager le présent ouvrage d'Alphonse Piché car les poèmes de *Voie d'eau*, très riches de fraîcheur et

de sérénité, procurent à l'esprit une détente des plus bienfaisantes.

SIMONE GERMAIN

VENNE (Rosario).

La chaîne aux anneaux d'or. Montréal, Ed. Chantecler, 1952. 84p. 18cm. \$1.75 (par la poste \$1.85).

Il semble que, au Canada français comme ailleurs, on soit en train de perdre le respect de certaines valeurs et de s'engager avec enthousiasme dans une oeuvre d'avalissement où la présomption devient une vertu et un courage nécessaire dès qu'il s'agit, par exemple, de commettre un livre. On ignore à vrai dire quelle patience et quelle réserve doivent tempérer chez l'écrivain novice la fièvre de produire et mâter une fougue téméraire. Le Temple des Lettres est tout de même autre chose qu'une salle des pas perdus où peuvent se coudoyer librement et de la façon la plus naturelle du monde le professionnel et l'ouvrier, l'intellectuel et le clochard. On ne s'y aventure pas en badeau lorsqu'on est honnête homme. Et pourtant de nouveaux intrus viennent grossir presque chaque mois les rangs de nos apprentis-forgeons du vers ou de la prose, qui ne se font pas faute de ne payer à la Muse qu'un tribut d'ilotes.

En dépit de l'indulgence bienveillante que peut tenter de s'improviser la critique, *la Chaîne aux anneaux d'or* est un recueil de poèmes vidé de poésie, un piètre exercice de découpage où la prose perd en clarté ce que le vers gagne en correction.

« Qu'il vive en ce moment ou
sera de ce monde

« Je l'attire vers moi dans mes
caves profondes

écrit sans sourciller M. Rosario Venne qu'on ne saurait taxer de puritanisme littéraire. Encore du même poème liminaire qu'il me soit permis d'extraire cette lapalissade du meilleur cru où l'auteur nous fournit l'occasion de le surprendre en flagrant délit d'originalité (!...).

« A cette heure où j'écris mon
lecteur se repose

« Ou peine, ou chante, ou pleure
ou fait tout autre chose.

On me pardonnera aisément de taire, faute d'espace, la litanie verbeuse de ces évidences qui émaillent presque chaque page du recueil. Quant à relever les incorrections grammaticales les plus scandaleuses, les fautes de goût les plus impardonnables et la sécheresse désertique de l'ensemble, force m'est d'y renoncer. On n'en finirait pas.

Mais toutes ces lacunes grossières seraient moins choquantes, je l'avoue, si M. Venne n'affichait pas à tout instant un culte de la pose propre à révolter les plus indifférents. L'enflure qui caractérise certains poèmes comme *le Poète*, *le Chant d'amour du poète* et *Mon rêve* confine au ridicule et rend suspect au lecteur l'accent de sincérité de pages malheureusement trop peu nombreuses. Après ce quatrain à la Montfluey :

« Je porte à la splendeur de
l'image profonde

« La coupe de mon art, chère
Inspiration,

jours vivante, captivante. Nous nous permettrons de noter cependant qu'à la lecture de ces pages apparaissent ici et là des tournures de phrases incorrectes, des canadianismes d'un goût douteux, des inversions ou tours de phrases pénibles. Passe encore lorsqu'il s'agit du dialogue, mais dans la partie narrative proprement dite, l'auteur devrait s'employer à écrire une langue grammaticale et syntaxique, à rédiger des phrases complètes. Ces quelques remarques n'enlèvent rien à l'intérêt des récits de Félix Leclerc et notamment de ceux colligés sous le titre *le Hamac dans les voiles*.

RODOLPHE LAPLANTE

VOYAGES

CADIEUX (Marcel).

Embruns. [Ottawa] le Cercle du Livre de France [c1951]. 160p. 19cm. \$1.50 (par la poste \$1.60).

Monsieur Marcel Cadieux, auteur d'*Embruns*, est attaché au ministère des Affaires Extérieures à Ottawa et a déjà quelque peu voyagé tant en Europe qu'en Canada.

Il faut se méfier des récits de voyages, car habituellement ceux qui nous les servent n'ont vu que la surface des choses, ressenti que de fugitives impressions et le tout est ensuite livré aux lecteurs sur un ton doctrinal ou dogmatique. L'auteur d'*Embruns* échappe à cette loi. Monsieur Cadieux ne prétend pas pouvoir nous livrer une étude de moeurs

parce qu'il a vécu quelques heures à Mexico et effectué quelques traversées de l'Océan. Il s'est rendu à Varsovie, a mis pied en Tchécoslovaquie, a foulé le sol de l'Italie, de la Grèce. Et tous ces périple nous valent des pages extrêmement vivantes. Écrivons-le franchement et catégoriquement, la langue de M. Cadieux est de fort belle venue. Il sait écrire avec une ironie souriante et charmante. En autant que nous pouvons les juger, les observations qu'il nous livre sont justes. L'auteur a certainement le don de l'observation, le sens de la couleur. Il connaît la signification des mots et sait aussi apprécier le charme de la civilisation gréco-latine. Il nous livre des pages simples sur la France et surtout sur la Belgique et notamment sur Bruxelles pour laquelle il a un faible évident et bien louable.

Que le lecteur nous en croie. Si ce jeune diplomate continue de lire, s'il continue d'écrire, ce ne sont pas de fugaces impressions, si agréables soient-elles, qu'il nous livrera dans quelques années, mais une oeuvre de « substantifique moelle ».

Nous conseillons fortement la lecture d'*Embruns*, car M. Cadieux sait fixer avec discrétion et tact, en quelques phrases alertes, un aspect intéressant de chaque pays où sa tâche professionnelle l'appelle. Qu'il continue; nous attendons ses prochaines oeuvres avec confiance et même avec impatience.

RODOLPHE LAPLANTE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

RELIGION

Spiritualité

BIOT (Mgr Pierre).

Carnets du Cardinal Suhard. Pensées extraites de ses notes de retraite et de son journal, par Mgr Pierre Biot. Préface de S. Exc. Monseigneur Feltrin. [Paris] Bonne Presse [1952]. 46p. 19 cm.

Le nom de Cardinal Suhard est encore sur toutes les lèvres et l'on se souvient avec joie de ses magnifiques Lettres Pastorales. Sa biographie n'a pas encore été livrée au public, mais ses trop brèves pensées et notes qui nous donnent un aperçu de la vie intérieure du Prélat et de ses préoccupations épiscopales envers la Cité, nous font souhaiter vivement la parution d'un tel ouvrage.

L'âme de feu du cardinal défunt, sa tendresse et sa sollicitude pour la part du troupeau du Christ confiée à ses soins prêtent à ces "carnets" une telle chaleur et une telle puissance de conviction que leur lecture sera pour beaucoup source de grandes lumières et regain d'énergie spirituelle.

ROLAND GERMAIN

LITTÉRATURE

Ecrits divers

GIDE (André).

Ainsi-soit-il ou les jeux sont faits. [Paris] Gallimard [c1952]. 197p. 19cm.

Mauvais

Georges Bernanos a écrit :

« Nul ne se doute au prix de quel immense effort les frivoles viennent à bout de leur destinée, alors que le drame est à l'affût derrière chacun de leurs plaisirs et qu'ils doivent passer en souriant, plusieurs fois par jour, à portée de sa gueule béante, sûrs d'ailleurs d'y tomber tôt ou tard, car on compte ceux qui tiennent la gageure jusqu'au bout, échappent à la tendre majesté de l'agonie, réussissent à faire de leur propre mort une chose impure. » Cette gageure, Gide semble l'avoir tenue aux yeux de la postérité dans un livre infâme qu'il commença au début de l'été 1950, après avoir achevé les remaniements qu'il apportait à l'adaptation scénique des *Caves du Vatican* pour le Théâtre Français. Mais il ne fait aucun doute que le regard de la postérité diffère presque invariablement de cet Autre qui sonde les reins et les coeurs. Quoi qu'il en soit cependant, il nous incombe aujourd'hui de contempler Gide dans l'image terrestre qu'il nous a laissée de lui-même et de le juger à la lumière de cette profession d'incroyance et de révolte qu'il a signée d'une main tremblante et déjà refroidie par la mort.

Dans ce carnet de notes où perce à chaque page l'incurable frivolité de l'esprit de Gide qui se prétend délesté de son inquiétude, l'auteur des *Nourritures terrestres* tente de se convaincre tant bien que mal qu'il est définitivement établi dans une sorte d'inappétence physique et intellectuelle et proteste hautement de sa crainte de l'affectation, de son

aspiration au naturel. Mais cette protestation de bonne foi n'est pour l'auteur qu'un nouveau prétexte à la défense de ses hardiesses et à l'étalage cynique d'un pessimisme désespéré. Amant suspect de la vertu, Gide ose proclamer qu'il est des jours où il hurlerait de désespoir si, de-ci, de-là, ne lui apparaissaient pas encore quelques lueurs de vertu pure, de dévouement, de noblesse et de dignité, pour repousser dans le néant l'amoncellement décourageant de la sottise, de la goinfrerie, de l'abjection. Voilà certes des sentiments qui honorent M. Gide, mais ne parviennent pas à nous convaincre d'une sincérité qui s'est plu à se servir à elle-même tout au cours d'une oeuvre faite de refus, de pirouettes et de volte-faces, les plus irréfutables démentis. Comment accepter d'ailleurs comme pièce authentique cet acte de foi hypocrite en la vertu et croire à la fable du diable fait ermite quand M. Gide lui-même écrit : "Est-ce vraiment autour de ce qu'il y a de moins spirituel en moi que se rassembleront mes ultimes pensées? alors qu'il serait temps encore, peut-être, de les offrir à ce Dieu qui m'attend, dites-vous, et auquel je me refuse de croire. Dans un instant la partie sera jouée sans retour possible. C'en sera fait, et pour l'éternité. Eh ! c'en est fait depuis longtemps déjà, suis-je tenté de répondre, et de désavouer par avance toute palinodie que pourrait obtenir de moi le désarroi de l'agonie. » Si l'auteur de ces lignes, ainsi qu'il l'avoue aux premières pages de son livre, a grand mal à se prendre au sérieux, par quelle aber-

ration son lecteur se laisserait-il bernier par une profession d'athéisme délibérément théâtrale et leurrer par une apologie de la vertu dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est trop dans la manière gidienne pour mériter à son auteur l'absolution réservée à la véritable sincérité.

Le testament spirituel qu'est *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits* a la tristesse des engagements périlleux et définitifs. Il scelle d'une manière désastreuse une oeuvre qui par l'immense talent de son auteur nous permettait d'espérer une plus glorieuse échéance. Il burine en traits de révolte et de désespoir la physiologie morale d'un homme dont l'âme fuyante et insaisissable s'est aujourd'hui fixée par l'option ultime.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Poésie

LE FORT (Gertrude von).

Hymnes à l'Eglise. Préface de Paul Claudel. 2e édition augmentée. [Tournai] Casterman, 1952. 104p. h.-t. 20cm. (*Cahier des Poètes catholiques*).

Que ce recueil d'hymnes pathétique et flamboyant à la fois se présente comme l'un des sommets de la poésie lyrique ne me semble pas une certitude de première évidence en dépit du souffle puissant, de la profonde sensibilité et de l'éclatante majesté qui caractérisent certains poèmes de Gertrude von Le Fort. Malgré d'indubitables traits de similitude, l'oeuvre de cette poétesse n'offre rien de comparable par la force et la pureté aux *Grandes*



Gertrude von Le Fort

Odes de Claudel et à l'*Offrande lyrique* de Tagore. L'âme féminine s'y trahit à une certaine faiblesse des moyens et à une certaine précarité de l'inspiration. Les dons poétiques de Gertrude von Le Fort se révèlent parfois impuissants à étreindre leur objet, incapables de se hausser au niveau du sublime.

Les accents de cette poésie me paraissent plus justes lorsque l'auteur s'abandonne sans complaisance à l'exultation spontanée, à la joie chantante. Celle-ci s'apparente alors à la joie franciscaine et s'exprime en termes que n'aurait pas répudiés François d'Assise lui-même.

« Ecoutez - moi, riches vallées,
écoutez-moi, prairies foisonnantes,
et vous, forêts chantantes,
forêts heureuses !

« Car je ne suis plus seul sous
votre magnificence, je suis devenu
votre soeur et votre pa-

rente : salue-moi, ma gracieuse
image, Terre, que le Seigneur
emplit ! »

PIERRE RIGAUD

Roman

GREENE (Graham).

Le fond du problème. (The Heart of the Matter). Roman traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. Paris, Robert Laffont [c1949]. 383p. 19cm. (Coll. *Pavillons*).

Appelle des réserves

Chantage. Roman. Londres, Ed. Paul Zsolnay [1945]. 222p. 18.5cm.

Appelle des réserves

Graham Greene compte parmi les écrivains contemporains qui ont su se tailler une place importante dans la littérature universelle, car il s'est acquis l'audience d'un vaste public au delà même des frontières de son pays. Son nom est sur les lèvres de tous ceux qu'intéressent les manifestations de la vie littéraire aussi bien sur l'ancien que sur le nouveau continent. Deux ouvrages, qui ont permis aux critiques d'interpréter de façons diverses les procédés de style et les idées maîtresses du romancier, sont à l'origine de la renommée de cet insulaire : *The Power and the Glory* (la *Puissance et la gloire*) et *The Heart of the Matter* (le *Fond du problème*). Le premier, publié en 1940, était le quinzième roman de Greene et prouvait que l'auteur prenait place parmi les sommets du monde littéraire; le second, paru huit ans plus tard, consacrait définitivement la gloire

re de celui qui avait débuté en 1929 par *The Man Within* (*l'Homme et lui-même*).

En 1943, Graham Green livrait au public *The Ministry of Fear* (*Chantage*). C'est un roman connu, mais que nous voulons présenter au lecteur en même temps que *le Fond du Problème*.

D'abord un bref résumé de ces deux ouvrages. L'action du *Fond du problème* se déroule dans l'Ouest africain. Un policier nommé Scobie voit sa vie partagée entre ses fonctions et ses déboires avec la population indigène et les coloniaux de l'endroit. Catholique, il est bientôt aux prises avec un problème aigu : rester fidèle à son épouse, dont il ne partage nullement les goûts mais qu'il veut néanmoins heureuse, ou bien protéger une jeune femme, même par des moyens immoraux. Ce n'est peut-être pas là un véritable dilemme mais, pour lui, c'en est un, car tout son être est irrésistiblement entraîné dans un sentiment de pitié dans les deux cas. Lors d'une absence prolongée de sa femme, il commet l'adultère et, quand elle revient au pays, il se promet de tout lui cacher. Elle est cependant au courant de sa faute et, pour le mettre à l'épreuve, elle lui propose d'aller communier avec elle; il ne consent pas à rompre sa liaison coupable et il croit tromper en acceptant une communion sacrilège. Toutefois, il ne veut pas renouveler sans cesse cette faute et il ne voit qu'une solution : le suicide.

Chantage ressemble à un roman policier, mais expose encore une thèse. Arthur Rowe, le héros du roman, gagne un gâ-

teau lors d'une kermesse et ce fait marque le début d'une série d'aventures plus ou moins vraisemblables jusqu'au moment où se découvrent les dessous d'une vaste entreprise de propagande subversive. Rowe est une sorte de malade mental dont l'esprit est sans cesse assailli par le souvenir du meurtre de sa femme. Survient un accident qui lui fait complètement oublier le passé et qui le conduit dans une institution où son cas est traité. La mémoire lui revient peu à peu, mais le bonheur ne peut exister pour lui s'il recouvre pleinement la santé. Une jeune fille mêlée aussi bien à son existence présente qu'à celle qui précède essaie de lui éviter un retour dans le passé, mais c'est en vain puisque, pour épouser celle qu'il aime, ils doivent conserver l'un et l'autre un secret qui les tenaille sans cesse.

Vouloir apprécier Graham Greene uniquement d'après le pâle résumé qu'on vient de lire serait aussi ridicule que téméraire, car il est impossible d'y découvrir tout l'humour britannique qu'on rencontre dans l'oeuvre du célèbre romancier et d'y mettre à jour les procédés particuliers qu'emploie l'écrivain pour exposer sa thèse et plonger le lecteur dans un cruel embarras quand il s'agit de préciser la valeur morale d'une oeuvre.

Au début même de *The Heart of the Matter*, nous lisons cette phrase de Péguy : « Le pécheur est au coeur même de la chrétienté... Nul n'est aussi compétent que le pécheur en matière de chrétienté. Nul si ce n'est le saint ». C'est bien là en effet ce

qui se dégage de ce volume : nous voyons le héros du récit se suicider et nous sommes inquiets de son salut, nous ne parvenons pas à juger son geste, et surtout quant à ses répercussions dans l'éternité. Cependant qu'il nous soit permis de penser, avec Jacques Madaule, « que le dernier usage qu'il ait fait de sa liberté, que la dernière fois qu'il ait senti retentir en lui l'appel du devoir, soit aussi le principe de son salut, et la manifestation de cette miséricorde qui, comme il était souvent répété dans *le Rocher de Brighton*, peut toujours nous sauver « entre l'étrier et le sol ».

Est-ce à dire toutefois que ces deux oeuvres de Graham Greene soient de tout repos? Certes non car, s'il est clair que des lecteurs cultivés peuvent se livrer à de telles lectures en raison même de leur maturité d'esprit, il ne peut en être ainsi de ceux qui ne voient dans un roman qu'un moyen de se reposer sans chercher, au delà du texte, les raisons profondes qui ont suscité chez l'écrivain le besoin d'exposer aux lecteurs une thèse dont toutes les conséquences sont laissées à leur discrétion. C'est bien là d'ailleurs l'esprit avec lequel il faut aborder ces oeuvres car Graham Greene n'a pas eu dessein de nous édifier, mais de nous inquiéter ».

ROLAND GERMAIN

GUARESCHI (Giovanni).

Le petit monde de Don Camillo. Traduit de l'italien par Gennie Luccioni. Paris, Ed. du Seuil. 1952. 252 p. 20cm. \$2.25 (par la poste \$2.35).

Appelle des réserves

Giovanni Guareschi en a de bonnes à conter : « Ce sont choses qui arrivent dans ce pays de fous où le soleil tape comme un marteau sur la tête des gens, où l'on raisonne à coups de pied... » Et conteur comme il l'est, le succès lui est assuré. Inutile d'ajouter aux louanges mondiales reproduites en couverture.

Peut-on trouver plus piquant que d'opposer un curé fier-à-bras à un chef communiste de même acabit, non pas dans une lutte spirituelle ou même intellectuelle, mais plutôt dans une sorte de tournoi d'allure politico-sportive? L'auteur fait dire ce qu'il veut à Jésus (l'Évangile suffit...) et l'institue arbitre, un arbitre assez neutre. Rien d'étonnant que nos deux antagonistes se retrouvent à la fin du volume sur les mêmes positions de combat.

Ce livre reflète la tragédie des consciences catholiques en face du communisme, dans le brouhaha de l'après-guerre. A vouloir le traiter en simple parti politique, ils en étaient venus à concilier Dieu et Bélial. Heureusement que l'excommunication du Pape contre les membres du P.C. à la veille des élections italiennes a dissipé définitivement tout équivoque. Guareschi ne pourrait plus présenter dans la même perspective son hilarant mais inquiétant « Don Camillo », s'il rajeunissait son intrigue d'une décennie.

Ce livre ne s'adresse qu'à des lecteurs formés, car les jeunes pourraient y trouver motifs à étonnement et à confusion.

JACQUES-M. LANGLAIS, C.S.C.

LA VARENDE.

Heureux les humbles. Suite romanesque. Paris, Librairie Plon [c1951]. 269p. 19cm.

Cet ouvrage porte comme sous-titre *Suite romanesque*, car il s'agit de neuf histoires qui ont des aspects communs et sont présentées « à la manière d'un polyptique, avec grand tableau central, volets extérieurs de moindre dimension mais encore importants, que relie entre eux six tableaux égaux ». Le célèbre romancier a sauvegardé l'unité morale de l'ensemble « en groupant des nouvelles consacrées à la même vertu : cette pauvreté en esprit, sans doute faite de christianisme, mais devenue une beauté humaine ».

Il est à noter que l'auteur des nouvelles qui composent *Heu-*

reux les humbles a montré la continuité avec laquelle cette vertu a été pratiquée en situant l'action de ses récits à des époques qui s'échelonnent du XVe au XXe siècle. C'est ainsi que le premier récit se déroule en 1460 et que les autres se placent successivement en 1588, 1648, 1746, 1760, 1794, 1815, 1834 pour se terminer en 1900.

Heureux les humbles est un ouvrage intéressant et sans prétention. Il est à souhaiter que l'auteur, déjà bien connu au Canada français comme à l'étranger, nous permette de le lire encore souvent.

ROLAND GERMAIN

WERFEL (Franz).

Avril en octobre. Londres, Ed. Paul Zsolnay [1946]. 118p. 18.5 cm.

Pour adultes

Le titre de ce roman ne peut manquer de surprendre, aussi une explication s'impose-t-elle. Il s'agit d'un couple parvenu à l'automne de la vie et dont le récit évoque une aventure survenue à l'époux au début de sa vie conjugale.

L'action se déroule dans un pays où les Juifs sont frappés d'ostracisme. Une lettre reçue d'une Juive, ancienne maîtresse du héros de Werfel, semble annoncer qu'un fils est né de leur adultère. Le fait s'avère d'autant plus lourd de conséquence qu'il s'agit d'une demande de protection pour le jeune homme afin qu'il puisse poursuivre ses études. Pour acquiescer à cette demande, le mari, fonctionnaire public,



Jean de La Varende

se voit dans l'obligation de répudier les idées directrices de sa vie politique. De plus, une querelle conjugale ne peut manquer d'éclater si la vérité est dévoilée.

Le romancier résout le problème entre époux, mais laisse le lecteur ignorant de la solution adoptée à l'égard du jeune homme, qui n'est pas le fils du personnage principal mais un protégé de son ancienne amante.

ROLAND GERMAIN

HISTOIRE

FAVRE-DORSAZ (André).

Calvin et Loyola. Deux réformes. Paris, Bruxelles, Editions Universitaires [c1951]. 455p. h.-t. 25.5cm. (Coll. *Bibliothèque historique*). \$7.25 (par la poste \$7.40).

Pour adultes

L'ouvrage ne porte pas d'approbation ecclésiastique. Le savant Jésuite qui en est l'auteur est fort bien renseigné; il utilise tout ce qui a été publié jusqu'ici sur les deux hommes dont il veut découvrir la psychologie. Il ne cache rien de leurs faiblesses ni de leurs excès. C'est un parallèle vraiment historique qu'il entend tracer entre ces deux réformateurs. Il ne faut donc pas chercher dans cet ouvrage une vue complète du protestantisme et du catholicisme, mais seulement une étude sur les deux chefs de la réforme que les circonstances de l'époque exigeaient et que tout le monde attendait avec anxiété.

Il y a bien peu de choses de commun entre ces deux réforma-



Jean Calvin

teurs; ils diffèrent par le tempérament, par la formation intellectuelle et morale, par les motifs qui les guident, etc. Calvin est prisonnier de la formation juridique qui explique son étroitesse d'esprit; seul l'Ancien Testament le guide; son idéal, pourrait-on dire, serait de faire revivre la monarchie telle que David la comprenait, monarchie à base de crainte et alors seule capable de maintenir les Juifs dans la mission que Dieu leur avait confiée. Saint Ignace vit dans le concret. L'Écriture est aussi son guide. Mais il comprend que le Nouveau Testament complète et corrige l'Ancien, mettant l'accent sur la charité, vertu fondamentale du christianisme, que les Hébreux n'ont pratiquement pas connue. L'Église, fondation divine et éternelle, a fait de faux

pas; mais l'assurance d'infailibilité affirmée par Jésus-Christ lui permettra, à la longue de se corriger et de se réformer *tam in capite quam in membris*. D'où une grande confiance dans l'assistance du Saint-Esprit et dans la possibilité d'améliorer la nature humaine, à condition de travailler à la conversion intérieure de chacun de ses membres.

Calvin perdit la foi dans sa jeunesse, parce que, à son avis, l'Eglise a été infidèle à sa mission. De cet état de choses, il conclut qu'il devait *imposer* une religion conforme à ses idées personnelles, idées qu'il ne modifiera plus quand il les aura bien exposées dans son chef-d'oeuvre, *l'Institution chrétienne*. Chez-lui le coeur n'a aucune influence, l'étude l'a desséché. Il se juge infailible, convaincu que Dieu l'a chargé de réveiller la mentalité de ses contemporains. Il est captif de cette mission supposée. Il est intransigeant, rancunier. Il est parfois acerbe, violent, nerveux, cassant, colérique, avoue Doumergue, un de ses plus fervents admirateurs. Il faut le reconnaître, admet un autre biographe de son parti, Calvin n'est pas pleinement sympathique. Jusqu'à un certain point, ses maladies excusent un peu ses défauts. L'intelligence est exceptionnelle; ses facultés sont géniales; sa mémoire est prodigieuse, mais il est incapable de rien oublier, et aussi incapable de rien pardonner ni de rien corriger. C'est un génie organisateur, mais trop souvent victime de ses illusions. Enfin, il est d'un orgueil d'esprit que l'on rencontre rarement; par nature,

pourrait-on dire, c'est un théologien polémiste; aussi, à Genève, tout est obligatoire, tout est soumis à la contrainte. La soumission de l'esprit aux principes du catholicisme est contre nature. L'homme est essentiellement mauvais; la grâce n'existe pas. Dieu choisit une portion de l'humanité qui, par suite de cette élection, ne peut perdre cette faveur; le reste de l'humanité est voué aux supplices éternels. Sa doctrine est fondée sur le fatalisme divin; il finit par faire de Dieu son instrument.

Saint Ignace part de principes tout à fait opposés; il respecte la liberté humaine; l'humanité, bien que déchue, est guérissable; mais ses propres efforts sont insuffisants pour y arriver; il lui faut le concours de Dieu qui n'est jamais refusé aux hommes de bonne volonté. Le sort éternel des hommes dépend d'eux-mêmes, puisqu'ils sont jugés sur leurs actions, et puisque les inspirations du Saint-Esprit, offertes généreusement à tous les hommes que Dieu veut sauver, ont précisément pour but de réparer les suites désastreuses du péché originel. Saint Ignace a expérimenté d'abord lui-même tous les conseils qu'il résume dans les *Exercices*; s'il les *propose* à ses contemporains, c'est par charité, ayant constaté leur efficacité pour amender une vie vicieuse, tiède, etc. Il ne choisit pas, comme Calvin, ses compagnons parmi ses compatriotes; mais il ouvre à tous ceux qui veulent sincèrement, librement travailler pour la plus grande gloire de Dieu la porte de sa compagnie, du mo-

ment que la nature leur aura accordé les dispositions nécessaires pour y réussir.

Il semble inutile de prolonger plus longtemps ce parallèle. On aura avantage à le poursuivre dans l'ouvrage que nous analysons. En résumé, Calvin ne compte que sur les efforts humains pour découvrir si Dieu les a choisis. Saint Ignace met à la portée de la bonne volonté le secours de la grâce, refusée à personne et mise à la disposition de tous dans les sacrements de l'Eglise et dans la méditation que Dieu peut transformer en contemplation, s'il le juge à propos. Puisque la valeur de l'arbre se juge d'après la qualité de ses fruits, l'auteur trace, à la fin de son étude, le bilan des conséquences produites par les deux réformes. A notre avis, c'est la partie la plus faible de l'ouvrage, elle exige des distinctions et plusieurs affirmations prêtent flanc à la discussion. Il en est de même du souhait d'un rapprochement actuel des deux doctrines que formule l'auteur. Comme l'ont affirmé, à diverses reprises les Souverains Pontifes, le rapprochement peut se faire seulement par la soumission sans arrière-pensée des frères séparés à la Révélation. Il ne s'agit donc pas de se rencontrer à mi-chemin.

Comme résumé de cette étude du caractère des deux réformateurs, on lira, avec intérêt sans doute, leur portrait tracé par une graphologue avertie, après une étude sérieuse de leur écriture.

PHILÉAS VANIER, C.S.C.

BIOGRAPHIES

BARRETT (Boyd).

Bergers dans la brume. Paris, Spes [1952]. 109p. 19cm. \$1.95 (par la poste \$2.10).

Pour adultes

Le petit livre de Boyd E. Barrett n'a rien de ces ouvrages que des éditeurs sans scrupules jettent en pâture à la curiosité malsaine d'un public amateur de scandales. Et ceux qui chercheront dans cette confession d'un prêtre égaré un aliment à leur fringale du sensationnel en seront quittes une fois de plus pour une déception, car l'auteur, avec une discrétion admirable et un accent de sincérité poignante, s'est appliqué à faire avant tout de ce livre « une longue prière, pour que sa requête et celle de tous ceux qui l'ont aidé à ouvrir les yeux puissent être entendues, adoucir la douleur divine à l'endroit de ceux qui demeurent encore dans la brume et apporter de la joie, au ciel et sur la terre, pour ceux qui comprennent à temps que l'affliction, après tout, n'est que l'ombre de la main divine amoureusement tendue ».

Ces lignes définissent on ne peut plus exactement le caractère et le ton de l'ouvrage, qui n'est ni une autobiographie complète ni une analyse psychologique fouillée. Animé par le souci d'aplanir aux bergers égarés les sentiers qui doivent les ramener à la bergerie et désireux d'éveiller dans les âmes de ses lecteurs la préoccupation du salut des prêtres fourvoyés, M. Barrett raconte les étapes de son retour à l'Eglise et chante la paix que lui ont valu les humiliations qu'il a eu

à subir pour mériter le pardon de Pierre. Il évoque l'angoissant désarroi qui déchire l'âme du prêtre renégat et le grand besoin d'amitié, de compréhension et de prières qu'éprouve ce malheureux dont la vie à chaque heure empoisonnée par la solitude et la nostalgie du sacerdoce perdu devient un véritable supplice.

En plus de rappeler au lecteur un devoir de charité qui trop sou-

vent le laisse indifférent, ces pages toutes vibrantes de la reconnaissance, de l'humilité et de la joie d'une âme délivrée célèbrent l'incalculable valeur de la paix. Puissent-elles recevoir une large audience et répercuter dans le cœur des fidèles le cri douloureux de ceux qui ont abdiqué la gloire et récusé les devoirs de leur Sacerdoce.

CLAUDE RICHARD

PANORAMA DU LIVRE

Choix d'ouvrages

GENERALITES

Livres catholiques 1945-1951. Catalogue collectif. Paris, Syndicat des éditeurs [1951]. 128p. 21.5cm.

La sous-direction de Littérature religieuse du Syndicat national des éditeurs publie un catalogue collectif des ouvrages catholiques parus ou réimprimés de 1945 à 1951 chez des éditeurs français ou chez des éditeurs d'autres pays de langue française, ayant un dépositaire en France.

Ce précieux recueil, qui donne une preuve de la vitalité du catholicisme en France, constitue un instrument de travail indispensable aux militants d'Action catholique, aux laïcs cultivés, aux bibliothécaires et aux libraires.

RELIGION

Livres de prières

BERTHET (Abbé Henri).

Sois notre force... Préparations et actions de grâces. Toulouse,

Apostolat de la Prière [1952]. 154p. 15cm. \$0.50 (par la poste \$0.55).

« Il faut des saints qui soient des apôtres. Il faut des apôtres qui soient des saints. » Cette double phrase indique la ligne directrice de tout ce petit livre. L'auteur n'a pas choisi entre vie intérieure et apostolat, il a uni intimement les deux, à la lumière de l'Évangile et de saint Paul.

Ce livre sera le bienvenu dans les Séminaires, Collèges et Pensionnats, chez les militants d'Action catholique, chez les religieux et les prêtres.

Doctrine

CONGAR (Yves M.-J.), o.p.

Le Christ, Marie et l'Église [Paris] Desclée de Brouwer [c1952]. 106p. 18.5cm. \$1.25 (par la poste \$1.35).

Le présent essai montre comment deux grands sujets qui sont au cœur des recherches et des discussions actuelles sont liés au

dogme christologique tel que l'Eglise l'a défini il y a 1,500 ans : l'Eglise et la Vierge Marie.

Christianisme

DELEPIERRE (Jean), s.j.

Homme, où vas-tu? Tome I : Premiers cheminements. Paris, Bruxelles, Editions Universitaires [c.1951]. 286p. 21cm.

L'auteur est bien connu par ses ouvrages antérieurs. Aux esprits cultivés, il présente maintenant une synthèse fouillée du christianisme, sans les encombrer de discussions accessoires, en évitant le langage technique, mais avec une rigueur intellectuelle qui satisfasse les plus exigeants.

Liturgie

GOGOL (Nicolas).

Méditations sur la divine liturgie. Introduction de Pierre Pascal. Le drame spirituel de Gogol. [Paris] Desclée de Brouwer [1952]. 118p. 17cm. \$1.30 (par la poste \$1.40).

Le drame spirituel de Gogol rappelle moins celui de Tolstoï que les conversions et la fin d'un Pascal.

Quant à ces *Méditations*, dont la traduction très exacte est de Victor Balalaëff, elles sont, en même temps qu'un commentaire inspiré des prières et cérémonies de la messe orthodoxe, une introduction à l'étude de la piété russe.

Communauté religieuse

JÉGLOT (Cécile).

Les Soeurs de charité domini-

caines de la Présentation de Tours. Trois siècles d'histoire. [Paris] Bernard Grasset [c1951]. 270p. 18.5cm. (Coll. *les Grands ordres monastiques*, no 39).

Ce n'est pas seulement l'histoire d'une communauté religieuse, mais de l'histoire de Louis XIV à nos jours.

Mademoiselle Cécile Jéglot retrace cette magnifique histoire avec des dons de vie, de pittoresque et d'émotion qu'elle unit aux certitudes d'une documentation particulièrement sûre.

Vocation

LARHOVE (Jean de).

Mon avenir? Florilège, faits historiques, histoires, contes. Préface de Mgr Sandreau. 1er fascicule : le Mystère de mon avenir? Paris, Apostolat de la Presse [1951]. 322p. 18.5cm \$1.50 (par la poste \$1.60).

Dans ce livre, il s'agit des jeunes filles et des questions qu'elles se posent sur leur avenir. L'auteur leur montre l'idéal de la vie religieuse, leur dit à quelles conditions il est accessible, comment se pose la question d'une vocation, comment et à quelles lumières la résoudre. Des citations et des apologies agrémentent cet exposé clair et sérieux.

Spiritualité

LECLERCQ (Jacques).

Valeurs chrétiennes. Tournai, Paris, Casterman, 1952. 205p. 20cm. (Coll. *Cahier de la Revue Nouvelle*). \$1.75 (par la poste \$1.85).

Le nouveau livre du Chanoine Leclercq réunit des études dont la plupart ont été publiées, en diverses circonstances, pendant la seconde guerre mondiale.

Les vérités qu'elles rappellent paraissent amères aux hommes et pourtant c'est en elles qu'on trouve le bonheur.

LHERMITTE (Jean).

Mystiques et faux mystiques. [Paris]. Bloud et Gay [1952]. 250p. h.-t. 19cm. \$1.50 (par la poste \$1.60).

Cet ouvrage a pour objet de préciser ce qui chez le mystique le plus authentique doit être considéré comme la rançon de l'humaine nature et de déterminer avant tout d'une manière objective, à la lumière des observations personnelles de l'auteur et de la neuropsychiatrie, les phénomènes qui n'ont de mystique que l'apparence.

MARTIN (Jacqueline).

Plénitude. Témoignage d'une femme sur l'amour. Préface du Docteur Biot. Editions Familiales de France [1951]. 210p. 18.5cm. \$1.35 (par la poste \$1.45).

Dans ce livre, une femme mariée, mère de plusieurs enfants dit ce qu'elle pense de tout cela.

Elle parle librement. Nulle part n'apparaît un refus ni même un regret de sa condition de femme, mais elle énonce les conditions auxquelles la femme mariée pourra trouver le sentiment de « plénitude » auquel elle aspire.

MATHIEU (Gertrude).

Messages aux malades. Montréal, Ed. du Lévrier, 1952. 94p. 19.5cm. \$0.75 (par la poste \$0.85).

Ce modeste ouvrage contribuera à apporter la résignation non seulement à ceux que la maladie frappe, mais il leur facilitera cette tâche de se convaincre que leur vie, apparemment stérile et inutile, peut au contraire devenir des plus nécessaires et des plus fécondes tant pour la société que pour le ciel.

A ceux qui jouissent d'une bonne santé ce livre apprendra à sympathiser encore davantage avec les malades.

Catéchisme

PIHAN (Abbé Jean).

Pour un catéchisme en plein dans la vie. Le mouvement Coeurs vaillants — Ames vaillantes et le problème catéchistique. 3e édition. Paris, Ed. Fleurus, s.d. 69p. 14.5cm. (Coll. *Vitalis*, no 16).

Le Mouvement Coeurs Vaillants — Ames Vaillantes a remis à jour son « programme de concertation » avec le catéchisme. Tout prêtre, tout catéchiste qui veulent un « catéchisme en plein dans la vie » reconnaîtront aisément, après la lecture de cette courte brochure, que ce programme doit être appliqué de toute nécessité.

Mariologie

RICHOMME (Agnès).

Notre Rosaire — Blanc, rouge et or. 2e édition. Paris, Ed.

Fleurus [1952]. 123p. 13cm. (Coll. *Prière et joie*). \$0.50 (par la poste \$0.55).

Ce livre présente les mystères du Rosaire comme une histoire en trois parties, qui sont les événements de la vie de Jésus et de sa Maman. Chacun de ces événements constitue un chapitre de cette belle histoire racontée avec beaucoup de détails susceptibles de plaire aux enfants et surtout de faire naître ou de développer en leur âme l'amour de Notre Seigneur et de Notre Dame.

Missions - Conversions

ROSSI (Giovanni).

Traqués par Dieu. Traduit de l'italien par M. Bourrette-Serre. [Paris] Bonne Presse [1952]. 255p. 20cm. \$2.25 (par la poste \$2.35).

C'est un recueil de confidences, presque de confessions, extrêmement varié, puisque chacun de ces hommes traqués par Dieu parle lui-même de sa conversion au catholicisme.

Aucun d'eux n'a suivi le même chemin que l'autre. Ce ne sont point les hommes qui vont au-devant de Jésus-Christ, mais c'est Lui qui va au-devant d'eux.

SCIENCES APPLIQUEES

BOIGELOT (R.).

L'infirmière et sa mission dans le monde moderne. 3e édition entièrement remaniée. Tournai, Paris, Casterman, 1951. 166p. h.-t. 19cm. (Coll. *Pro Familia*, hors-série). \$1.75 (par la poste \$1.85).

Voici, dans un style clair et dans un exposé concret, un vé-

ritable traité de morale professionnelle pour infirmières. L'auteur fait montre d'une connaissance approfondie des problèmes qui se posent à la conscience des infirmières.

BEAUX-ARTS



Miniature d'un manuscrit français

Musique

PERRODON (J.), p.s.s.

Notre beau chant grégorien. Les modes grégoriens le rythme grégorien — Exemples tirés du paroissien romain. Lettre-préface de S. Exc. Mgr Courcoux. Paris, Office Général du Livre [c1945]. 270p. 19cm. \$1.25 \$1.25 (par la poste \$1.35).

Le but de cet ouvrage est de contribuer à faire goûter, dans le

cadre des modes grégoriens, notre chant liturgique, en suggérant l'intelligence de sa beauté, éminemment spirituelle, essentiellement priante, source de vie chrétienne.

« Au demeurant quelque chose de très simple, de très humble, de très vrai, d'une sincérité qui s'impose. Aucun étalage de vaine science; rien qui sente la thèse ni l'admiration de commande, aucun essai de « pression » sur le lecteur. De simples causeries « entre amis », à l'abandon, comme au cours d'une promenade d'art et de prière. Bref quelque chose de fort aimable en même temps que très instructif. » (Dom Gajard, o.s.b.)

LITTÉRATURE

Roman

ANGELANNE (Raynaud d').

Bonheur-du-jour. Paris, Gautier-Languereau, 1952. 254 p. 18.5cm. (Coll. *Bibliothèque de ma fille*). \$1.25 (par la poste \$1.35).

Roman truffé d'in vraisemblances et de coups de théâtre.

AURENCHE (Henry).

Mère inconnue. [Paris] Bonne Presse [1952]. 191p. 19cm. (Coll. *Etoiles*).

Ce roman, bien construit, écrit avec beaucoup d'humour et de sensibilité, campe des personnages très attachants. D'amusantes caricatures de mauvaises langues y sont exactement tracées. Un récit plein d'intérêt, un roman de la province alerte, dru, malicieux, plein de charme.



Madame d'Epinau
par Carmontelle (1760)

BIOGRAPHIES

VALENTINO (Henri).

Une femme d'esprit sous Louis XV : Madame d'Epinau (1726-1783). Paris, Librairie Académique Perrin, 1952, 345p. h.-t. 18.5cm.

Appelle des réserves

Etablie à l'aide des Mémoires et des Correspondances du temps, cette biographie de Mme d'Epinau est une véritable résurrection de la société parisienne, telle qu'elle vivait, aimait, pensait et parlait au milieu du XVIIIe siècle, et aussi du monde intellectuel où brillent Rousseau, Voltaire, Diderot et autres célébrités.

Place à un rayon d'orientation dans nos bibliothèques scolaires !¹

I

Je me réjouis grandement de constater que les bibliothécaires s'intéressent à l'orientation au point d'organiser un carrefour sur les livres d'orientation. Et tous les orienteurs se réjouiront avec moi. Toutefois, dois-je ajouter que les idées émises au cours de cet entretien ne représenteront pas nécessairement celles de l'AOP.

Si dans vos bibliothèques, vous réussissez à introduire, pour nos adolescents et adolescentes, des ouvrages de choix sur l'orientation, vous aiderez sa cause, car elle se cherche encore dans la plupart de nos maisons d'enseignement à travers la Province; vous aiderez les orienteurs à la faire bouger au sein même de nos systèmes scolaires. Si l'orientation est lente à pénétrer à l'école, au collège et au couvent, si la majorité de nos institutions s'obstinent encore à l'organiser systématiquement, nos bibliothèques scolaires, enrichies d'un rayon d'orientation, seront peut-être une porte d'entrée pour ces hommes et femmes du métier auxquels on refuse le droit de cité dans un trop grand nombre d'établissements ou d'organisations scolaires. Et cela au préjudice des talents qui se perdent ou qui se gaspillent.

Et c'est ainsi que sans préjudice pour votre profession — car vous trouverez toujours chez un orienteur, un collaborateur dévoué et sincère — vous aurez contribué à faire disparaître, dans la mesure du possible, cette situation déplorable que décrivait M. Esdras Minville en 1946, devant les délégués des Chambres de Commerce de la Province.

« A l'heure actuelle, disait-il, nombre de jeunes gens, faute d'avoir pu s'orienter avec un minimum de certitude, fréquentent des écoles pour lesquelles ils ne sont pas faits et, une fois lancés dans la carrière, ne donnent que la moitié de leur mesure parce qu'ils sont des dépayés dans leur propre profession... L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE bien comprise pourrait remédier à cette situation. » (Bulletin d'Orientation, Volume 1, numéro 3, 1951: couverture).

Situation que l'ACFAS en 1949 qualifiait de « lacune préjudiciable » au progrès des Canadiens d'expression française et qui l'a porté à émettre le voeu suivant :

1. Conférence prononcée devant les membres de l'A.C.B.F., le 15 mars 1951.

« Que soit organisée chez nous l'ORIENTATION PROFESSIONNELLE à tous les degrés de l'enseignement, en même temps qu'une campagne d'éducation auprès des enfants, des parents, des éducateurs, des industriels et des hommes d'affaires! » (Bulletin d'Orientation, Volume 1, numéro 2, 1950 : couverture)

Voeu que reprenait l'ACELF — Association canadienne des Educateurs de Langue française — à son Congrès national en 1950 :

« Que l'ORIENTATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE soit partout organisée, de telle façon qu'aucun de nos nombreux et beaux talents ne se perde! » (Bulletin d'Orientation, Volume 1, numéro 2, 1950 : couverture)

II

Mesdames, Messieurs, il arrive souvent qu'on se méprenne sur le sens des mots. Pour illustrer ma pensée, voici une boutade au sujet de la psychologie du rendement. Un industriel désireux d'activer ses affaires, fait venir un expert en efficience. On étudie la situation. A la suggestion du spécialiste, on affiche, dans toutes les pièces de l'usine, des pancartes sur lesquelles on peut lire le mot d'ordre suivant : *Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui !* Quelques jours plus tard, notre expert vient s'enquérir des résultats de la méthode. L'industriel en colère le flanque à la porte. Les résultats ! Dès le premier jour de l'expérimentation, cinquante de ses employés s'absentent sans raison; huit contremaitres prennent congé en vue d'une excursion de chasse; et le pire, sa secrétaire privée s'enfuit avec le comptable et la caisse. Trois expérimentations sur des hommes qui se méprennent sur le sens des mots !

Je sais fort bien que les bibliothécaires, les éducateurs et les parents ici présents ne se méprendront pas sur le sens de mon sujet : *Place à un rayon d'orientation dans nos bibliothèques scolaires !* Il s'agit, vous le devinez, d'une suggestion, d'une possibilité, et en ce qui me concerne, d'une conviction profonde. Toutefois, pour plus de précision et de clarté, il convient, je pense, de définir certains termes. Commençons par celui qui me semble le plus important : orientation.

A. Son sens

1. Ce qu'elle n'est pas

Disons tout d'abord ce que cette inconnue n'est pas. Elle n'a rien de commun avec une prédiction horoscopique ou une formule algébrique; elle diffère de la sélection qui soumet des candidats à des examens d'entrée pour retenir les uns et refuser les autres; elle n'est pas synonyme de formation, mais comme toute orientation précède et suit une période de formation, elle s'intègre bien dans la formation générale; elle ne s'apparente pas aux bons conseils donnés

au hasard par le premier venu; elle ne se confond pas non plus avec les tests ou les inventaires de la personnalité.

2. *Ce qu'elle est*

Chez nos voisins du Sud, on a longuement disserté sur la nature de l'orientation. On en a multiplié les définitions et les distinctions. Dans les vœux déjà cités, il était question d'orientation scolaire et d'orientation professionnelle. Donc, déjà deux formes d'orientation, chacune étant déterminée par un qualificatif.

Je voudrais vous proposer, ce soir, une définition de l'orientation — sans déterminant, sans qualificatif, et qui tienne compte d'un certain nombre de principes que je crois fondamentaux. On peut les réduire à dix. Les voici :

1. L'unité substantielle et indivisible de la personne humaine.
2. L'assistance individuelle — qui se manifeste surtout dans une suite d'entrevues.
3. La liberté individuelle — non pas d'une liberté absolue, mais de la vraie liberté.
4. La responsabilité personnelle — corollaire d'une vraie liberté.
5. La marge possible d'erreur — dans un choix s'appuyant sur des probabilités fondées sur des indications sérieuses, mais nécessairement incomplètes.
6. Les différences individuelles — ce qui compte après tout, ce sont les différences en plus ou en moins.
7. Les différences objectives et circonstancielle du milieu.
8. L'assistance continuée — favorable à une adaptation progressive, facteur de perfectionnement et d'excellence.
9. La vocation de la personne humaine au bonheur.
10. La compétence — ce qui veut dire plus que la distribution de bons conseils donnés au hasard et par le premier venu.

Le développement de ces principes dépasse le cadre de cette causerie. Qu'il nous suffise de les intégrer dans la définition¹ suivante :

L'ORIENTATION EST LE PROCESSUS QUI CONSISTE
A AIDER UNE (2)² PERSONNE (1)
A CHOISIR (3) UNE LIGNE (7) DE CONDUITE (4)
QUI SEMBLE MIEUX CONVENIR (5)
A SES DIFFERENCES INDIVIDUELLES DE CARACTERE,
DE PERSONNALITE, D'APTITUDES ET D'IDEAL (6),
ET A CONTINUER CETTE ASSISTANCE AUSSI
LONGTEMPS QU'ELLE EN AURA BESOIN (8) :
CE PROCESSUS VISANT A FAVORISER SON

1. Blaise LAURIER, c. s. v., *Le problème de l'orientation*, dans *Les Conférences Pédagogiques*, 6 (1949-50) 111-140.

2. Ces numéros correspondent aux principes énumérés plus haut.

DEVELOPPEMENT PERSONNEL, LE SUCCES DE SA VIE, SON BONHEUR TEMPOREL ET SA DESTINEE ETERNELLE (9) (10 : pour le tout).

En somme, de quoi s'agit-il? L'essence de l'orientation, c'est d'aider une personne à faire un choix, à prendre une décision. Pour cela il faut la connaître. Il faut aussi l'aider à se connaître elle-même; à établir le bilan de ses potentialités et de ses limitations; à étudier et analyser les lignes de conduite qui s'offrent à son choix; à trouver une relation valide entre ces deux catégories. Enfin, il faut l'amener à faire son choix en fonction de cette relation. Pour donner cette assistance, il faut être compétent. Et voilà pour l'orientation — sans déterminant.

B. Ses espèces

Cette définition est générale, il faut en convenir. Elle se précise aux diverses lignes de conduite que l'on peut décrire au moyen d'un déterminant ou d'un qualificatif. L'on aura ainsi un terme spécifique qu'il suffira d'accoller au terme générique : orientation, pour déterminer les variétés d'orientation. Par exemple, s'agit-il d'aider une personne à choisir :

1. Un état de vie, une carrière ou un métier, on a l'*orientation professionnelle*. L'idée de vocation s'attache au choix d'un état de vie;
2. Une école, un programme, des cours, on a l'*orientation scolaire*;
3. Des activités récréatives, on a l'*orientation des loisirs*;
4. Des amis, des compagnons, un conjoint, on a l'*orientation des relations interpersonnelles*;
5. Des activités au sein de la société dans le but de servir son milieu, on a l'*orientation de l'action sociale*;
6. Une ligne de conduite propre à résoudre ses conflits et ses luttes de toutes sortes, on a l'*orientation personnelle*;
7. Les groupements de piété et d'action catholique, on a l'*orientation de l'action religieuse et catholique*.

C. Son rayon

Cette nomenclature montre que le domaine est vaste. Et les ouvrages et la documentation portant sur certains de ces sujets ne manquent pas. *Place à un rayon d'orientation* signifie qu'il est possible d'organiser un rayon — composé de livres, brochures, tracts, dépliants — qui s'adaptera, s'intégrera à ce que l'on possède déjà dans nos bibliothèques.

D. Sa bibliothèque

Par bibliothèques scolaires, j'entends les bibliothèques que nous trouvons dans nos écoles, collèges et couvents : celles qui sont très bien organisées et qui sont dirigées par des hommes ou des femmes du métier, i.e., des bibliothécaires; celles aussi qui sont

moins bien organisées, qui ont à leur tête un professeur dévoué et consciencieux, mais dont les connaissances en bibliothéconomie sont peut-être limitées. Faut-il ajouter celles qui sont pauvres, mal organisées, sans aucun système de classification, avec un acheteur ou un distributeur de livres n'ayant aucun égard pour les besoins de la clientèle dont il est responsable? Ici j'hésite. Ces bibliothèques pauvres et sans attrait sont encore trop nombreuses. Mais à cause de cela, faut-il priver les élèves de la joie de lire des ouvrages qui les préparent à leur métier d'homme ou de femme?

Qu'il y ait place à un rayon d'orientation dans nos bibliothèques scolaires, on ne doit pas en douter. Mais voici la question qui se pose : de quoi se composera ce rayon?

III

De prime abord la composition de ce nouveau venu n'est pas facile à déterminer, ou plutôt disons qu'elle est soumise à la conception qu'on se fait de l'orientation et du rôle que peuvent jouer le livre et la documentation dans ce domaine.

A. A sa place !

De même qu'on ne saurait substituer ni le tableau noir, ni le tableau blanc, pas même le manuel, au maître dont l'enseignement est pénétré de cet influx vital et de cette expérience pédagogique qui animent et éclairent les connaissances; ainsi on ne saurait remplacer ni l'orienteur, ni le conseiller, encore moins le directeur de conscience, par le *rayon d'orientation*. Le nouveau venu sera à sa place, si l'on s'en sert comme d'un instrument pouvant fournir à nos adolescents et adolescentes des renseignements sur eux-mêmes d'abord, et ensuite sur toute matière de nature à aider l'orientation de leur vie.

B. En ordre !

Dans ce rayon, il faut mettre de l'ordre. Il s'agit de classification. On sait ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans une classification, surtout lorsqu'il s'agit d'éléments qui ont trait au problème de l'orientation d'un adolescent ou d'une adolescente : un être humain, un tout vivant, substantiel et indivisible, une personnalité complexe, mais une dans sa complexité, et dont les actions et réactions, si diversifiées soient-elles, s'incarnent dans son être animé du souffle divin.

Toutefois, sans perdre de vue la personne humaine de notre adolescent, il y a avantage, semble-t-il, à diviser le domaine qui nous occupe. La division que je propose découle des diverses lignes de conduite qui s'offrent à nos adolescents et que nous avons déjà analysées brièvement. Pour ne pas multiplier les catégories, il convient de grouper les lignes de conduite en trois grandes classes : celles qui ont trait

- a) A l'orientation professionnelle;
- b) A l'orientation scolaire;
- c) A l'orientation d'un style de vie.

Ainsi, notre rayon d'orientation pourrait contenir des livres et de la documentation portant sur :

- a) Les états de vie, les carrières, métiers, professions;
- b) Les écoles, collèges, couvents, programmes, matières, cours, enseignement;
- c) Le style de vie propre à l'adolescence.

Pour résumer nous aurons trois sections :

- a) La section-carrières;
- b) La section-études;
- c) La section-style de vie.

Encore une fois, cette classification n'a rien d'arbitraire. On pourra, si l'on veut, ajouter d'autres sections, ou subdiviser celles qui sont proposées ici. Rien de rigide. D'ailleurs, il ne sera pas rare de constater que le même volume peut, à cause de son contenu, se classer dans l'une ou l'autre catégorie.

(A suivre)

FR BLAISE LAURIER, C.S.V.

Nouvelles

Congrès des bibliothécaires à Sherbrooke

L'Association canadienne des Bibliothécaires de Langue française (A.C.B.F.) tiendra son 8e Congrès annuel dans la Ville de Sherbrooke du 11 au 13 octobre prochain. Le thème à l'étude est le suivant : *Bibliothèque et Education*. Ce n'est pas seulement l'importance toujours grandissante d'une association comme l'A. C.B.F., mais l'actualité même d'un tel thème qui attirera cette année vers la Reine des Cantons de l'Est des congressistes de tous les coins de la province et du pays.

On a appelé avec raison les bibliothèques les Universités du Peuple et elles conquièrent, en effet, au Canada français comme ailleurs, une place de plus en

plus grande dans la vie culturelle. On ne saurait donc trop insister sur l'intérêt du prochain congrès de Sherbrooke, où des spécialistes traiteront des divers aspects de la fonction éducative des bibliothèques. Il ne s'agira pas que d'un exposé de principes sur la « Mission culturelle de la bibliothèque publique » ou sur le « Rôle des bibliothèques paroissiales »; mais on abordera les problèmes concrets : « Création d'une bibliothèque publique », « Expériences à l'étranger », « Réalisations canadiennes », multiples projets, etc.

Nouveau traité international du droit d'auteur

Les représentants de 40 pays ont terminé en septembre dernier la rédaction d'un nouveau traité international visant à con-

solider la protection des droits d'auteur à travers le monde libre.

Le nouveau traité, connu sous le nom de « convention universelle des droits réservés », prévoit peu de changements importants dans les nationales des pays signataires. Mais il garantit, pour la première fois, que les oeuvres libérales, scientifiques et artistiques étrangères recevront la même protection des droits d'auteur dans la plupart des pays du monde libre que ces pays accordent aux oeuvres de leurs propres citoyens.

La convention a été rédigée à une conférence de trois semaines

tenue à Genève sous les auspices de l'UNESCO.

La convention établit un minimum universel de 25 ans pour la protection des droits d'auteur accordée à toutes les oeuvres d'auteurs étrangers et domestiques dans leur langue originelle. Mais chaque gouvernement devra décider si la période minimum de 25 ans commencera à la date de publication ou à la date de la mort de l'auteur.

La convention entrera en vigueur trois mois après sa ratification par 12 pays, dont quatre nations appliquant le système américain de droits d'auteur.

Fiches de catalogue *éditées par Fides*

Edition du 1er septembre 1952

NUMERO	AUTEUR	TITRE
52-E289	AUTEUIL, L. d'	<i>Le serment de Jacques</i> (1950)
52-E290	BARABÉ, OMI	<i>Perfection. Méthodes et modèles</i> (1946)
52-291	BERNIER, MME	<i>Le château des illusions</i> (1949)
52-292	BLAIS, GÉRARD	<i>La pénitence, le plus humain des sacrements</i> (1950)
52-293	BOUYIN, OMI	<i>Petit traité pratique des passions humaines</i> (1952)
52-E294	CHEVALIER, H. E.	<i>Le patriote</i> (1952)
52-295	COUZET, J.	<i>Poésie au Canada</i> (1946)
52-E296	DESORMEAUX, D.	<i>Jusqu'au bout</i> (1952)
52-297	ESTIENNE, Y.	<i>Les invités de la Pentecôte</i> (1952)
52-298	FORTIN, DONAT	<i>Science à vendre</i> (1951)
52-299	GAGNON, E. s. j.	<i>L'homme d'ici</i> (1952)
52-300	GRATRY, A. orat.	<i>Les sources</i> (1946)
52-301*	HÉBERT, J.	<i>Autour des trois Amériques</i> (1952)
52-E302	HENRI, FRÈRE	<i>Vie brève! Vie ardente!</i> (1952)
52-303	F. J. F.	<i>Renseignons-nous</i> (1950)
52-304	LAFOND, M. csc	<i>Au service des gars</i> (1952)
52-305	LAPOINTE, G. cfs	<i>Le père Eugène Provost</i> (1951)
52-E306	MARCHANT, L.	<i>A nous deux mademoiselle!</i> (1952)
52-307	MARION, S.	<i>Les lettres canadiennes d'autrefois</i> (1949)
52-308*	MATHIEU, G.	<i>Messages aux malades</i> (1952)
53-309*	MORLION, F. op.	<i>L'apostolat de l'opinion publique</i> (1944)

- 52-310 PROULX, G. *Chambre à louer* (1951)
 52-311 RUMILLY, R. *Le Frère Marie-Victorin et son temps* (1949)
 52-312 SHEEN, F. MGR *Les sept vertus* (1949)

Edition du 15 septembre 1952

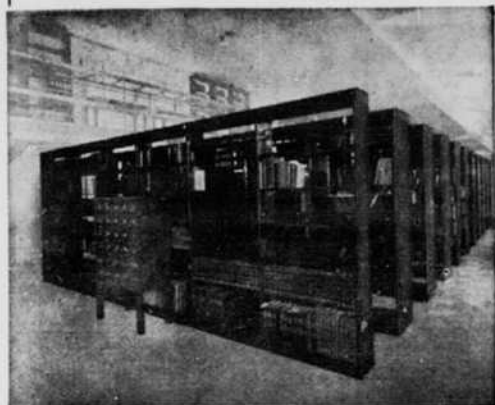
- 52-E313 AUTEUIL, M. L. d' *Mémoires d'une souris canadienne* (1950)
 52-314 BARABÉ, P. H. *Obstacles, comment les vaincre* (1943)
 OMI
 52-E315* BERNARD, HARRY *ABC du petit naturaliste canadien* (1946)
 52-316 BERNIER, MME *Dans la nuit sombre* (1942)
 52-317 BERNOVILLE, GAÉTAN *Basile Moreau et la congrégation de Ste-Croix* (1952)
 52-318 BOUSQUET, J. op. *Le diable apparaît à Saint-Tristan* (1952).
 52-319 CARMEL, AIMÉ *Sur la route d'Oka* (1952)
 52-320 DUGUAY, MME *Comment j'éduque Paul et Marie* (1952)
 52-E321 F. J. F. *Cultivons-nous* (1949)
 52-E322 F. J. F. *Instruisons-nous* (1950)
 52-323** KRZESINSKI, A. *La culture moderne est-elle en péril?* (1944)
 52-324 LAPOINTE, L. G. *Le moulin au crochet* (1950)
 52-325 MARION, S. *Origines littéraires du Canada français* (1951)
 52-326 MARTIN, G. *Tentations* (1948)
 52-327 O'NEIL, L. C. *Contes de Noël* (1951)
 52-328 QUENTIN, POL *Destins ironiques* (1950)
 52-329 REID, G. *Il vit en face* (1951)
 52-330 ROBINSON, H. *Le cardinal* (1951)
 52-331* SCHARSCH, P. omi *La confession moyen de progrès spirituel* (1949)
 52-332* SHEEN, F. MGR *La croix et les béatitudes* (1948)
 52-333 TAILLON, FR. csc *Au service de la culture française en Acadie* (1952)
 52-334 VERSAILLES, G. *Je suis Marie ou Celle qui vient* (1952)
 52-335 VILLENEUVE, J.M.R. omi Card. *L'un des vôtres...* (1945)

* indique les séries de plus de 5 fiches.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

	Page		Page		Page
ANGELANNE (R.)	88	GIRARD (R.)	69	MATHIEU (G.)	86
AURENCHE (H.)	88	GOGOL (N.)	85	PERRODON (J.)	87
BARRETT (B.)	83	GREENE (G.)	77	PICHE (A.)	71
BERTHET (H.)	84	GUARESCHI (G.)	79	PIHAN (J.)	86
BIOT (Mgr)	75	JEGLOT (C.)	85	RICHOMME (A.)	86
BOIGELOT (R.)	87	LARHOVE (J. de)	85	***Le rôle des laïcs dans l'Eglise	68
CADIEUX (M.)	74	LA VARENDE	80	ROSSI (G.)	87
CONGAR (Y.M.-J.)	84	LECLERC (F.)	73	THERIAULT (Yvon)	68
DELEPIERRE (J.)	85	LECLERCQ (J.)	85	TOUPIN (P.)	54
FARRERE (C.)	58	LE FORT (G.)	76	VALENTINO (H.)	88
FAVRE-DORSAZ (A.)	81	LHERMITTE (J.)	86	VENNE (R.)	72
FLEURY (S. de)	71	***Livres catholiques 1945-1951	84	WERFEL (F.)	80
GIDE (A.)	75	MARTIN (J.)	86		

*Améliorez
votre bibliothèque*



BIBLIOTHÈQUES EN ACIER

Permanent. Faites d'acier extra fort recouvert d'émail cuit au four. Demandez nos prix.

Évitez tout désappointement: commandez maintenant. Prompte livraison.

**ELECTRICAL MANUFACTURING
CO., LIMITED**

Claude Rousseau, prés.
MONTMAGNY, Qué.

ÉPOUSE ET MÈRE AVEC MARIE

par

J. L'Archevêque-
Duguay

•

Ce petit volume marque un sommet. Cela n'est plus de la simple poésie familiale, mais de la pure et claire mystique. L'auteur évolue dans ce genre nouveau avec une aisance parfaite, parce que, là encore, elle n'a qu'à transposer ses propres expériences, qu'à traduire des impressions ressenties.

•

90 pages : \$0.75
(par la poste : \$0.85)

— FIDES —

25 est, rue Saint-Jacques
MONTRÉAL

Vient de paraître

LE GRAND MARQUIS

PIERRE DE RIGAUD DE VAUDREUIL
ET LA LOUISIANE

par

GUY FREGAULT, Ph.D.

Vice-doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal
484 pages : \$3.50 (par la poste : \$3.75)

Choix de volumes

PHILOSOPHIE

Cognet (Louis), <i>Le Père Teilhard de Chardin et la pensée contemporaine</i> . 198p.	\$2.00
Heller (Dr L.), <i>Les âges de l'homme</i> . 317 p.	\$2.60
xxx <i>Magie des extrêmes (Etudes Carmélitaines)</i> . 224p.	\$3.00
Tonquedec (J. de), <i>L'existence d'après Karl Jaspers</i> , 141p.	\$1.25

ECRITURE SAINTE

xxx <i>L'Histoire de Dieu</i> . 133p. ill.	\$0.35
xxx <i>Le Nouveau Testament</i> (Maredsous). 598p.	\$1.50
xxx <i>La sainte Bible</i> (Maredsous) grande édition. 1576p.	\$7.50
petite édition, 1407p.	\$3.25

LIVRES RELIGIEUX

Cayrol (Jean), <i>Les mille et une nuits du Chrétien</i> . 126p.	\$1.50
Desrosiers (Adélarde), <i>Les belles histoires des Grèves</i> . 64p.	\$0.30
Daniel Rops, <i>L'Eglise de la Cathédrale</i> . 830p.	\$4.75
Mogenet (H.) s.j., <i>La vocation religieuse dans l'Eglise</i> . 126p.	\$1.50
Piat S.) o.f.m., <i>La Vierge du sourire et Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus</i> . 105p.	\$1.00
Plus (R.), <i>La paix intérieure</i> . 161 p.	\$1.65

MARIAGE — EDUCATION

Clément (Marcel), <i>L'art d'aimer</i> . 232p.	\$1.50
Courtois (G.), <i>L'art d'élever les enfants d'aujourd'hui</i> . 267p.	\$1.50
Courtois (G.), <i>Pour réussir auprès des enfants</i> . 150 p.	\$0.75
Guittard (Louis), <i>L'évolution religieuse des adolescents</i> , 492p.	\$5.00

BEAUX-ARTS

Dochy (J.), <i>Bruges et ses plus beaux tableaux</i> . 113p.	\$2.00
Ludwig (E.), <i>Beethoven</i> . 307p.	\$2.50
Perrodon (J.), p.s.s., <i>Notre beau chant grégorien</i> . 270p.	\$1.25
Prod'Homme (J.-G.), <i>Les sonates pour piano de Beethoven</i> . 289p.	\$1.75

LITTERATURE

Duchemin (M.), <i>Neuf filles pour un garçon</i> . 202p.	\$1.50
Duhamel (G.), <i>Cri des profondeurs</i> . 246p.	\$1.50
Estienne (Y.), <i>Les invités de la Pentecôte</i> . 254p.	\$1.75
Hoesl (P.), <i>Comme le feu du ciel</i> . 345p.	\$2.75
La Tour Fondue (G. de), <i>Interviews canadiennes</i> . 261 p.	\$1.95

HISTOIRE — BIOGRAPHIES

Guttenberg (A.-Ch. de), <i>La manifestation de l'Occident</i> , 391p.	\$3.50
Raymond (M.), <i>Le cow-boy de Dieu</i> . 220p.	\$1.50
Rossi, <i>Traqués par Dieu</i> . 254p.	\$2.25
Winowska (Maria), <i>C'est l'heure des saints</i> , 240p.	\$2.00

F I D E S

25 est. rue Saint-Jacques

M O N T R E A L